3 1761 06836813 3

CHANSONS,

RONDES ET POTS-POURRIS

DE

CASIMIR MÉNESTRIER.

Les formalités prescrites par les lois ayant été remplies, je poursuivrai tous Éditeurs d'Almanachs chantans ou de Recueils annuels, qui croiraient pouvoir s'emparer des chansons contenues dans ce volume.

IMP^e DE MADAME JEUNEHOMME-CREMIÈRE,
rue Hautefeuille, n° 20.

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/chansonsdecasimi00mnuoft

LA VENDANGE.

Chasselat del.t

Couché fils sculp.t

Femme gentille
Dont l'œil pétille,
Près d'un bon drille
Accourt travailler;

L'Epoux sévère
Qu'on ne craint guère,
Ne vient derrière
Que pour grapiller.

Chansons

de

Casimir-Ménestrier,

Convive des Soupers de Momus.

« Dans le plaisir et dans la peine,
« Dans tous les tems, sur tous les tons,
« Chantons, morguène,
« Chantons ! P. 88.

Le Flaneur.

PARIS,

Chez SCHERFF, Libraire Editeur Place du Louvre, N.° 12.

1818.

PQ
2359
M536
C5

CHANSONS

DE

CASIMIR-MÉNESTRIER.

LA VENDANGE.

AIR *de la contre-danse de la Rosière.*

Aux feux de l'aurore,
La grappe se dore,
Mûrit, se colore,
Invite au larcin;
Amis, qu'on se range,
Courons en vendange
Chanter la louange
Du dieu du raisin.

Que sur sa tonne,
Grégoire entonne :

« Vive l'automne
« Et son jus charmant ! »
Dans nos charrettes,
Que les fillettes
Et les feuillettes
Voyagent gaiment !

L'amante s'éveille,
Et court sous la treille
Remplir sa corbeille
Près d'un gai luron ;
Dieux, qu'elle est jolie !
Bacchus, la Folie
Barbouillent de lie
Son pudique front.

Cupidon guette
La bergerette;
D'une serpette
Il se forge un dard;
Puis il l'attrape,
La fait sous cape
Mordre à la grappe
Qu'il tient à l'écart.

Versant sur la terre
Des flots de lumière,
Le soleil altère

Nos gros jouvenceaux ;
On boit, on travaille,
Et mainte futaille
Sent gonfler sa taille
Sous ses vieux cerceaux.

Femme gentille
Dont l'œil pétille,
Près d'un bon drille
Accourt travailler ;
L'époux sévère,
Qu'on ne craint guère,
Ne vient derrière
Que pour grapiller.

Dans la tonne vide
La hotte se vide,
Le buveur avide
Saisit le fouloir ;
Brillant d'alégresse,
Il écrase, il presse
Ce fruit que caresse
Son œil plein d'espoir.

Selon l'usage,
Après l'ouvrage,
Tout le village
Court sous le berceau ;

L'appétit pousse,
Puis l'Aï mousse,
Et sous le pouce
On mange un morceau.

Une chansonnette,
Franche et guillerette,
En chœur se répète
Et vous met en train;
Le chœur est en danse,
On saute en cadence,
Et l'on se balance
Au son du crin-crin.

Mais le jour baisse,
Le travail cesse,
Avec ivresse
On rentre au hameau;
Les vendangeuses,
Vives, joyeuses,
Plus amoureuses,
Sautent sous l'ormeau.

La cuve bouillonne,
Bacchus, sur sa tonne,
De pampre couronne
Le gai vendangeur;
Des buveurs en groupe,

Armés d'une coupe,
Versent à la troupe
La rouge liqueur.

Tandis qu'on joue
Et qu'on s'enroue,
J'entends la roue
Du pressoir crier;
Des fruits qu'on foule
Devant la foule,
Le vin découle
Pour nous égayer.

Quel vin agréable!
Quel jus délectable!
Mes amis, à table
Courons nous asseoir;
Sans craindre la goutte,
Allons, qu'on le goûte,
Et qu'aucune goutte
Ne reste au pressoir.

Dieux! quel délire
Le vin inspire!
Quel joyeux rire!
Quels éclats de voix!
D'humeur plus vive,
Chaque convive

Séduit, captive
Un joli minois.

Quelle aimable orgie!
La mère arrondie,
La fille étourdie,
Tombent, verre en main;
L'époux perd sa belle,
On roule, on se mêle,
Tout dort pêle-mêle
Jusqu'au lendemain.

LE FLANEUR.

Chanson dédiée aux habitués des Tuileries et du Luxembourg.

AIR *de la contredanse de la légère.*

Moi, je flane ; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne !
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Dès sept heures du matin,
Je demande à la laitière
Des nouvelles de Nanterre,
Ou bien du marché voisin ;
Ensuite, au café, je flûte
Un verre d'eau pectoral ;
Puis, tout en mangeant ma flûte,
Je dévore le journal.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

J'ai des soins très-assidus
Pour les *Petites Affiches;*
J'y cherche les chiens caniches
Que l'on peut avoir perdus.
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur;
Après je fais un bon somme
Sur l'*éternel Moniteur.*

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Pressant ma digestion,
Je cours à la promenade,
Sans moi jamais de parade,
Jamais de procession.
Joignant aux mœurs les plus sages
La gaîté, les sentimens,
Je m'invite aux mariages,
Je suis des enterremens.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti vers la Seine,
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquillement couler l'eau;
Quelquefois, une heure entière,
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire de petits ronds.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Il faut me voir au Palais,
Debout à la cour d'assises;
Près des Caillettes assises,
Je suis tous les grands procès.
De l'antre des procédures
Je vole chez *Martinet*,
Et dans ses caricatures
Je vois souvent mon portrait.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Almanach royal vivant,
Je connais chaque livrée,
Chaque personne titrée,
Et tout l'Institut savant.
Chaque généalogie
Se logeant dans mon cerveau,
Je pourrais, par mon génie,
Siéger au conseil du *sceau.*

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Sur les quais, comme un savant
Et prudent bibliomane,
Je fais, devant une manne,
Une lecture en plein vent;
Si je trouve un bon ouvrage,
Je sais, en flaneur malin,
Faire une corne à la page
Pour lire le lendemain.

Moi, je flâne; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flâne, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Quand le soleil est ardent,
Pour ne point payer de chaise
Et me reposer à l'aise,
Je m'étale sur un banc;
A Coblentz, aux Tuileries,
Observateur fortuné,
Combien de femmes jolies
Me passent.... devant le né!
Moi, je flâne; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flâne, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Las de m'être promené,
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite,
Quand vient l'heure du diné.
Par une mode incivile,
S'il arrive, par malheur,
Qu'hélas! ils dînent en ville,
Alors je dîne par cœur.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Le soir, près des étourneaux,
A mon café, je babille
Sur les effets d'une bille,
Sur un coup de dominos.
Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux nigaud,
Qui sable un cruchon de bière,
En raisonnant comme un *pot*.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

Enfin, soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle,
Les Français donnent *gratis*.
Sans maîtresse et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux *Épicurien*.

Moi, je flane; (*bis*)
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flane, (*bis*)
Je vois tout,
Je suis par-tout.

CONSEIL A UN VIEUX SOLLICITEUR

QUI VOULAIT REPRENDRE DU SERVICE.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

ABANDONNEZ cet espoir chimérique,
L'art des combats sied mal aux cheveux blancs;
Peut-on courir la carrière héroïque
Avec un bras et des genoux tremblans?
Jeunes guerriers, tout bouillans de courage,
De *Mars* doivent suivre les lois;
Mais vous devez vous borner, à votre âge,
A lire leurs exploits.

LE COMMIS RÉFORMÉ.

AIR : *v'là c' que c'est que l' sentiment.*

Moi qu'dans Paris on voyait mis
Comm' le premier d'tous les *commis ;*
Moi qui, dans un' molle paresse,
Sans que ça paraisse,
M'dorlotais sans cesse,
J'suis sec comme un coq déplumé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

De sommeil encore engourdi
Au bureau je v'nais à midi ;
J'lisais l'journal, s'lon la coutume ;
J'ouvrais un volume,
Ou j'taillais ma plume ;
Par l'oisiv'té j'suis assommé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

Pour sortir sans craindr' les propos,
J'm'étais procuré deux chapeaux,

J'en mettais un au-d'ssus d'ma chaise,
Puis j'allais à l'aise
Voir Lise ou Thérèse ;
Comme un ermit', j'reste enfermé :
V'là c'que c'est qu'd'être réformé !

D'ma vi' changeant le joyeux plan,
J'mets, hélas ! mes effets en plan ;
Racc'modant moi-mêm'mes culottes,
Je n'fais plus d'ribottes,
J'fais r'carler mes bottes
Par un *pontif'* peu renommé :
V'là c'que c'est qu'd'être réformé !

Je déjeûnais toujours avec
Des côtelett's ou du biffteck ;
Mais, bien que j'sois robuste et jeune,
L'destin m'prescrit l'jeûne ;
Et, quand je déjeûne,
J'n'ai pas même un hareng fumé :
V'là c'que c'est qu'd'être réformé !

A mon dîner je n'manquais pas
De dévorer cinq ou six plats ;
Quoiqu'à table j'aime à m'ébattre,
Que j'mang' comme quatre,
Il faut en rabattre,

Et d'chez l'traiteur j'sors affamé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

A la fin du mois mes écus
Sautaient en l'honneur de Bacchus ;
Gn'y avait point d'vins, point demi-tasse,
De punch ni de glace,
Que je n'avalasse ;
Par moi Bacchus n'est plus chômé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

Après l' spectacle je soupais
Avec les tendrons qu' j'attrapais ;
Maintenant, pauvre célibataire,
Banni de Cythère,
J'rentre solitaire
Sans avoir pris un consommé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

A ma fêt' j'avais des chansons
Et des bouquets d'touts' les façons ;
On célébrait dans ma chambrette
Ma gaîté follette,
Mon vin, ma brunette ;
J'n'obtiens mêm' plus un *bout-rimé* ;
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé !

J'avais tous les droits réunis
Pour garder long-temps mes amis;
Mais depuis que j'nai plus qu'des dettes,
Que mes poch's sont nettes,
Que je n'ai plus d'*sonnettes*,
Le cœur d'mes amis s'est fermé :
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé!

Mon tailleur suivi de recors,
N'y va rien moins qu'd'un' pris' de corps;
Après des réflexions mûres
Il a pris ses m'sures
Pour qu'en des mains sûres,
J'expire d'ennui consumé:
V'là c'que c'est qu'd'êtr' réformé!

LA STATUE DE HENRI IV,

NOUVEAU PONT-NEUF (1).

AIR *du Vaudeville final de madame Scarron.*

RELEVONS,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

(1) Extrait de l'ÉLAN DU COEUR, publié par l'auteur en avril 1814, en société avec MM. P. Ledoux et Armand-Séville.

Au lieu de cette colonne
Qui devait porter aux cieux,
Des vaillans fils de Bellone
Les exploits prodigieux,
D'Henri plaçons la statue,
Et du cœur suivant la loi,
Que tout Français salue
Et son père et son roi.

Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

Vainement, dans leur délire,
Des mortels audacieux
Avaient prétendu détruire
Ce monument précieux;
Henri devait, d'âge en âge,
Survivre à tant de fureurs,
Car son auguste image
Existait dans nos cœurs.

Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

Lorsqu'une horde égarée,
Sur ses pas traînant le deuil,
Dans l'enceinte révérée
Vint outrager son cercueil;
Ah! dans ces instans funestes,
Ces ingrats auraient dû tous,
Voyant ses nobles restes,
Tomber à ses genoux.
Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste

Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

Fuyant les lambris du Louvre,
Ne l'a-t-on pas vu souvent,
Sous le chaume qui le couvre,
Chercher l'honnête indigent;
Partager son mets champêtre,
Et, pénétrant ses secrets,
Ne se faire connaître
Que par ses seuls bienfaits?
Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

D'Henri le vœu populaire,
En vieux proverbe passé,
Sous un règne tutélaire
Pourra donc être exaucé!
Et, dans une gaîté franche,

Moins tourmenté par l'impôt,
L'artisan, le dimanche,
Mettra la poule au pot.

Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

Aux drapeaux de Mars fidèle,
Il brillait dans les combats,
A ses discours une belle
Long-temps ne résistait pas.
En lui qui peut méconnaître
Le vrai soutien de l'honneur,
De nos guerriers le maître,
Des femmes le vainqueur?

Relevons,
Conservons,
Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement,

Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

Mais il s'anime, il respire,
Son front nous peint la bonté:
Sur sa bouche est le sourire,
Et dans ses yeux la gaîté.
De lui le peuple idolâtre
Toujours chante en le voyant:

Changement d'air.

« Vive Henri Quatre!
« Vive ce roi vaillant!
« Ce diable à quatre
« A le triple talent
« De boire et de battre,
« Et d'être un vert galant. »

Relevons,
Conservons,

Sous un prince juste,
Ce beau monument,
Du *Pont-Neuf* antique ornement;
Relevons,
Conservons
La statue auguste
Qui, du bon Henri
Nous offre le portrait chéri.

LES SOUPERS DE MOMUS. (1)

AIR *du Vaudeville final de la partie carrée.*

LOIN des grandeurs et loin de l'humble chaume,
Le front couvert de pampre et de laurier,
Chaulieu, *Lafare*, animés par *Vendôme*,
Passaient la nuit à boire, à s'égayer:
Chantres divins, dont l'ombre nous contemple,
Puissions-nous, aidés par *Comus*,
Renouveler vos gais *Soupers du Temple*
Aux *Soupers de Momus!*

Lorsque la nuit étend ses voiles sombres,
Le guerrier rêve à de nouveaux exploits;
Le ménestrel, à la faveur des ombres,
Du dieu d'amour va soutenir les droits;

(1) *Société chantante* qui tient ses séances, le *cinq de chaque mois*, chez GAUTHIER, successeur de BEAUVILLIERS, restaurateur, à la *Grande Taverne de Londres*, rue de Richelieu, nº 26.

Nous, mes amis, jaloux d'une autre gloire,
De plaisir nos cœurs sont émus
Quand nous venons *rire, chanter et boire*
Aux *Soupers de Momus*.

De l'Opéra la musique stérile
Livre au sommeil mes esprits languissans;
Le galoubet du petit Vaudeville
Sait m'éveiller... sait réjouir mes sens;
Laissant ronfler et trombonne et trompette,
Le chant qui me charme le plus,
C'est un flon-flon qu'en trinquant l'on répète
Aux *Soupers de Momus*.

Froids romanciers, qui n'offrez à vos belles
Que des soupirs mille fois repoussés,
A vos accens, si leurs cœurs sont rebelles,
C'est que vos vers comme vous sont glacés.
Ah! pour trouver des nuits couleur de rose,
Pour triompher près de *Vénus*,
Vive un luron qui de Pomard s'arrose
Aux *Soupers de Momus!*

Dans nos *soupers* lançons mainte épigramme
Sur les rimeurs proscrits par la gaité,
Sur nos faiseurs de livres à la rame,
Sur ces docteurs l'effroi de la santé.

Narguons sur-tout, mes amis, c'est dans l'ordre,
Et les sots et les parvenus,
Et nous aurons tous les jours de quoi *mordre*
Aux *Soupers de Momus.*

Calmons, amis, la soif qui nous dévore,
Ne comptons point sur un jour incertain;
Si nos regards ont vu naitre l'aurore,
La verront-ils briller encor demain?
Puisqu'il nous faut descendre au sombre empire,
Vieille *Atropos*, au nez camus,
Fais-nous du moins, fais-nous mourir de rire
Aux *Soupers de Momus.*

LA TAVERNE,

OU

LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS.

AIR : *Vive le vin de Ramponneau!*

MOMUS, en ce joyeux gala,
Gouverne
La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

On ne vient pas se vexer,
S'attaquer et boxer
Là comme en Angleterre ;
Un chansonnier ne veut point
Se battre à coups de poing,
Mais bien à coups de verre.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne

La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

L'Anglais, le ventre élargi,
Le visage rougi,
Devient *insoutenable ;*
Nous faisons sauter ici
Trente flacons d'Aï
Sans tomber *sous*... la table.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne
La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

Afin de mieux s'enivrer,
L'Anglais fait retirer
Le beau sexe qui tremble;
Nous, en aimables lurons,
Nous disons aux tendrons :
« Restez, trinquons ensemble! »

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne

La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

L'Anglais, m'a-t-on raconté,
Est, quand il prend son *thé*,
Gai comme une romance ;
Chez nous, le *café* qu'on sert
Fait soudain qu'au dessert
La chanson recommence.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne
La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

L'Anglais, de punch étourdi,
Bien loin de sa lady,
Dans la taverne fume ;
La beauté, par ses accens,
Vient enflammer nos sens
Dès que le punch s'allume.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne

La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantons, mes amis, me voilà
« Là. »

Ouvrons la porte aux amours,
Mais fermons-la toujours
A nos sots petits-maîtres ;
Et si nous aimons la paix,
Que jamais un Anglais
Ne traîne ici ses guêtres.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne
La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantons, mes amis, me voilà
« Là. »

En proie aux sombres douleurs,
Les yeux noyés de pleurs,
L'Anglais, de *spleen* expire ;
Toujours léger, toujours gai,
Dans un *souper*, *morgué!*
Le Français meurt de rire.

Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne

La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantons, mes amis, me voilà
« Là. »

Amis, revenons souvent
Dans cet endroit charmant,
Rire et boire en goguettes ;
N'imitons pas les Anglais,
Ne nous pendons jamais...
Qu'au cou de nos fillettes.
Momus, en ce joyeux gala,
Gouverne
La *taverne*,
Et dit à ceux qu'il régala :
« Chantez, mes amis, me voilà
« Là. »

C'EST PIIS!

Chanson adressée à M. le chevalier de Piis, le jour de sa visite aux soupers de Momus.

AIR : *Halte là! la garde royale est là!*

Ah! quel plaisir! quelle fête!
Un fils du sacré vallon
Du Pinde a quitté le faîte
Et les nymphes d'Apollon;
Puis, choisissant pour escorte
La gaîté, les jeux, les ris,
Il arrive à notre porte,
Et dit: « Ouvrez, mes amis,
» C'est *Piis*, (*bis*)
» Votre père *in gaudiis*! »

Qui rendit au vaudeville
Sa franchise et ses pipeaux?
Qui charma toute la ville
Par de malins à-propos?
Amant du jus de la treille,
Et méprisant l'eau de puits,

Quel chansonnier nous *réveille*
En fêtant le vin de *nuits?*
« C'est *Piis*, (*bis*)
« Notre père *in gaudiis.* »

D'une main vive et légère,
Pour égayer la raison,
Qui vint offrir au *parterre*
Des *fleurs* de chaque *saison?*
A trente pièces connues,
Qui fit courir tout Paris?
Qui se vit porter aux nues
Du parterre au paradis?
« C'est *Piis*, (*bis*)
« Notre père *in gaudiis.* »

Apôtre de la folie,
Franc buveur, conteur piquant,
Enfant gâté de Thalie,
Chansonnier toujours marquant;
Grâce à ta gaîté féconde,
Et les grands et les petits,
Depuis long-temps, à la ronde,
A chaque refrain font *bis*
Pour *Piis*, (*bis*)
Notre père *in gaudiis.*

Applaudi sur le Parnasse
Comme à la cour de Cypris,
De l'amour suivant la trace,
Chantant Glycère et Cloris;
Au bon goût toujours fidèle,
Egayant tous les esprits,
D'*Anacréon* qu'il rappelle,
Qui se montre digne fils?
C'est *Piis*, (*bis*)
Notre père *in gaudiis*.

Auprès d'une autre *Aspasie*,
Et bercé par les amours,
Il voit couler l'ambroisie,
Ses vers, ses nuits et ses jours.
Si jamais la mort l'attrape,
Au lieu d'un *De profundis*,
Tous les amis de la grappe
Diront: « *Vivat in cœlis !*
« C'est *Piis*, (*bis*)
« Notre père *in gaudiis*. »

L'ACADÉMIE

ET

LES SOUPERS DE MOMUS.

AIR : *De la Treille de sincérité.*

L'Académie
Est endormie,
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

L'étiquette est toujours de mise
Chez nos savans en *habit vert* ;
Chez nous, dès que la table est mise,
On rit, on chante à cœur ouvert.
Lorsqu'un lourd helléniste étale
A l'*Institut*, tout son savoir,
On ronfle si fort dans la salle,
Qu'on la prendrait pour un *dortoir*.

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Quand le public, sur sa banquette,
Sommeille comme entre deux draps,
Le *Président* prend sa *clochette*
Qu'il sonne en vain à tour de bras.
Au dessert, lorsque le vin tape
L'un de ses convives falots,
Le gai *Momus*, riant sous cape,
Le réveille au bruit des *grelots*.

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Lorsque sa voix est altérée,
L'académicien Coquet,
Avec un verre d'eau sucrée,
Apaise son triste hoquet.
En chantant une chansonnette,
Le vaudevilliste malin

Rend sa voix plus claire et plus nette,
Avec un verre de bon vin.

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Cléon, au sénat littéraire
Arrivant sans beaucoup d'effort,
Ne fit que rhabiller *Homère*
Avec les vers de *Rochefort*.
Chez *Momus*, pour se faire inscrire,
Le candidat, joyeux gaillard,
Doit savoir chanter, boire et rire,
Et bien connaître son *Panard*.

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

En entrant à l'Académie,
Un auteur, dans un doux émoi,
Dit : « Messieurs, je vous remercie ; »
On lui répond : « Gn'y a pas de quoi. »

Mais dans cette troupe légère
Reçoit-on un luron connu ?
On dit, en remplissant son verre :
« Ami, *soyez le bien-venu.* »

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Journaliste, et jadis poëte,
Un grand *déjeûneur*, s'il en fut,
Va, dit-on, à coups de fourchette,
Entrer de force à l'*Institut*.
Comme aux ennemis des lumières
Il a vendu son encensoir,
Il doit de ses futurs confrères
Recevoir un *triple éteignoir*.

L'Académie
Est endormie ;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Dans cette *taverne* qu'on vante
Pour les bons mets et le bon vin,

Ayons l'appétit de *quarante*,
Quoique nous ne soyons que *vingt*.
Amis, il vaut mieux à notre aise
Narguant les ennuis et l'orgueil,
Rire et trinquer sur une *chaise*
Que de bâiller dans un *fauteuil*.

L'Académie
Est endormie;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

Mais je vois planer dans ce temple
L'ombre joyeuse de *Piron*,
Qui nous dit : « Suivez tous l'exemple
« Que vous donna votre patron;
« Rappelez-vous mon épitaphe...
« Préférez, dans ce gai réduit,
« Le vieux flacon à la carafe,
« Et chantez, le jour et la nuit :

L'Académie
Est endormie;
Mais
Aux refrains de nos couplets
Chez *Momus* on ne dort jamais.

LA BEAUVILLIÉIDE,

PETIT POEME

GASTRONOMICO-LYRIQUE,

EN DIX-HUIT CHANTS.

AIR *d'une ronde de l'Enfant et le Grenadier;*
Ou *Enfans de la Maçonnerie.*

CHANT I.

JE chante.... avec mon camarade (1)
De *Comus* l'heureux favori ;
Vit-on jamais dans l'Iliade
Un héros aussi bien nourri ?
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde* (2).

(1) Étienne Jourdan.

(2) Les quatre derniers vers de chaque couplet se répètent en chœur.

CHANT II.

Avant d'illustrer la carrière
Où le dieu joufflu le lançait,
Hélas! dans la nature entière
Tout *pâtissait*, tout maigrissait.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT III.

Mais à la gloire, pour qu'il grimpe,
Pour qu'il devienne grand garçon,
Comus, gros traiteur de l'Olympe,
En fait son joyeux nourrisson.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT IV.

C'est là que l'auguste *Minerve*
Lui dit : « Surpassant tes rivaux,

« Un jour, que le feu de ta verve
« S'allume aux feux de tes fourneaux ! »
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT V.

« Tiens! pour que ta face vermeille
« Conserve bien son teint rougeot
« (Dit gaîment le Dieu de la treille),
« Voilà la clef du clos Vougeot. »
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT VI.

Guidé par son heureuse étoile,
Sur terre il redescend bientôt,
Puis vers la *Tamise* il fait voile,
Armé du manche d'un gigot.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT VII.

Au sombre Anglais qui toujours pense
A *Sakespeare*, à *Pope*, à *Fielding*,
Il donna, pour meubler sa panse,
Le rosbif et le plum-pudding.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT VIII.

De cuisiniers une cohorte
Le porte en triomphe à Paris ;
Il y ramène, pour escorte,
Les *bifftecks*, les jeux et les *ris*,
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT IX.

Pâlissez, auteurs à la toise,
Que le *bon goût* doit renier,

Votre *Cuisinière bourgeoise*
Vaut-elle *l'Art du Cuisinier* (1)?
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT X.

Traitant même de la *grillade*,
Mon héros, digne de *Berchoux*,
Descend jusqu'à la *persillade*,
Sans dédaigner la *soupe aux choux*;
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XI.

Non, sa science n'est pas courte,
Nous lui devons le *godiveau*,
Et l'on a vu plus d'une tourte
Sortir de son brûlant cerveau.

---

(1) Par Beauvilliers.

Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XII.

Dans ses entreprises heureuses
Il n'a jamais, traiteur vanté,
Fait de *liaisons dangereuses*,
Pour son bien, pour notre santé.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XIII.

Relevant ses viandes éparses,
Et sablant le Beaune ou l'Arbois,
Combien n'a-t-il pas fait de *farces*
Dont nous nous léchâmes les doigts!
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XIV.

Si, sur sa bouche et sur sa mise,
Ce petit employé grivois
Adroitement économise;
C'est pour dire, une fois par mois:
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde*.

CHANT XV.

Tout prêts à se couper la gorge,
Et vers le pré s'acheminant,
Que de disciples de *Saint-George*
Ici chantent, en rengainant:
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fetons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde!*

CHANT XVI.

En s'échappant de son alcove
Pour fuir un remède assassin,

Plus d'un malade ici se sauve,
Et trouve en lui son médecin.
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XVII.

Dans ses *cabinets* mainte belle,
Approfondissant l'*art d'aimer*,
Répète avec l'amant fidèle
Qui prit bien soin de l'enfermer :
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

CHANT XVIII *et dernier.*

Momus, de la gaîté falote
L'a nommé le *Restaurateur*,
Et lui décernant la *marotte*,
En fait son *grand ordonnateur.*
Dans sa *taverne*, où tout abonde,
Fêtons sa table et ses celliers,
Le ciel fit naître *Beauvilliers*
Pour éloigner *la fin du monde.*

LE CHEVAL GASTRONOME.

AIR : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri* ;
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

C'quadrupède est vraiment unique,
Il boit et mange en franc vaurien ;
Plus d'un cercle gastronomique
Lui doit l'brevet d'*Epicurien.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri* ;
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que celui d'*Franconi.*

Honni soit donc qui mal y pense !
C't'acteur est des plus déliés ;
Oui, pour faire du bruit en France,
Chéri fait feu des quatre pieds.

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Coquette qui n'est pas bégueule
En fait son amant adoré,
Sur la danse et l'art de la gueule,
Il est également *ferré.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

A la voix d'son maître il se dresse,
Et fait tout c'qu'on veut *subitò*,
Et pour l'esprit et pour l'adresse,
Il f'rait la queue à *Munito.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Avec quelle grâce il rapporte
Tout ce qu'il trouve sous sa main!
Plus d'un spectateur à la porte
N'en dit pas tant de son voisin.

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Il s'flatt' d'être au *Cirque olympique*,
(Quand il s'trompe dans queuqu's essais)
Pus sensible au *fouet* d'la critique
Que ben des acteurs des *Français.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri;*
Et dans Paris, j'pari, qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Quand on y a posé sa serviette,
Faut le voir, d'un air jovial,
Manger et se mettre en goguette
Devant un' *table en fer à ch'val.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Avec quelle grâce il s'arrête
Devant une tête de veau ;
Il jouit, dans ce tête-à-tête,
Comme un *Larey**** nouveau.

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri ;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Comme au travail jamais il n'boude,
Son maître, qui l'chérit beaucoup,
Lui laiss', quand il lève le coude,
Toujours la *bride sur le cou.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

A table, il peut tout se permettre,
Par lui tout peut êtr' gaspillé,
Et mêm' quand il manque à son maître,
Il n'a pas peur d'être *étrillé.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri ;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi.*

Aucun journal ne le dénigre,
Il aval' d'l'encens à gogo,
Il a désarçonné le *Tigre,*
Et détrôné jusqu'à *Coco.*

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme l'*Chéri*,
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi*.

Avec ce ch'val, un bon apôtre
En ch'min n's'ra jamais arrêté,
Et tous les deux, *l'un portant l'autre*,
Iront à l'immortalité.

Le ch'val le plus beau, l'mieux nourri,
C'est l'cheval qu'on nomme *l'Chéri;*
Et dans Paris, j'pari' qu'on y
Voit rien d'mieux que c'lui d'*Franconi*.

TROUVER CHAUSSURE A SON PIÉD.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Quoi! toujours malgré Minerve
En veilles se consumer!
Ma Muse plus de réserve,
Ou je vais vous réformer;
De vos couplets on se lasse,
Il faut, dit-on, sans pitié,
Pour grimper sur le Parnasse
Trouver chaussure à son pied.

Dans Eden, chacun l'assure,
Le père du genre-humain
Cheminait à l'aventure,
Le pied nu comme la main;
Mais le démon, dans son ame,
En fut touché de pitié,
Et lui fit, près de sa femme,
Trouver chaussure à son pied.

Si nous voyons sur la terre
L'amour aller toujours nu,
C'est que chez l'hymen son frère
Il est mal entretenu.
Il est jeune, il est volage,
Et par-tout disgracié,
Il ne peut en mariage
Trouver chaussure à son pied.

Dans sa modeste boutique,
Jacques chantait tout le jour,
Il chaussait une pratique
Sans trop penser à l'amour.
A Margot, en mariage,
Il s'unit par amitié,
Et sut, en cordonnier sage,
Trouver chaussure à son pied.

Malgré l'art et la magie,
Croyez-vous que Cendrillon,
Sans une actrice jolie,
Eût fait tant de carillon ?
Aux grâces, à la jeunesse,
Le talent s'est allié....
Et Saint-Aubin, dans la pièce,
Trouva chaussure à son pied.

Fleury, dans la comédie,
Par un jeu brillant et fin,
Enchanta si bien Thalie,
Qu'il lui prit son brodequin.
Et Talma, de Melpomène
Acteur privilégié,
A, sur la tragique scène,
Trouvé chaussure à son pied.

SAUTE, BOURGUIGNON!

OU

MA DESCENTE AUX ENFERS.

RONDE BACHIQUE.

AIR *du Vaudeville final des Amazones.*

Je reçus le jour en Bourgogne,
Joyeux buveur, bon compagnon ;
Et sans boire autant qu'un ivrogne,
Je chantais : « *Saute, Bourguignon!* »
Hier je caressais ma bouteille,
Lorsqu'*Atropos*.... (Dieux ! quel guignon!)
Vint soudain me dire à l'oreille :
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

Je descends aux rivages sombres,
Armé de plus d'un vieux flacon ;
Mais qu'y vois-je? — De pâles ombres
Passant le rouge *Phlégéton*.

Je veux m'enfuir.... *Caron* m'appelle :
« Holà ! me dit-il, mon mignon ;
« Allons gaiment dans ma nacelle,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon !* »

Brûlant.... d'amour pour ma patrie,
Je veux voir, au fatal séjour,
Les hommes d'esprit, de génie,
Que la *Bourgogne* mit au jour.
Je prends *douze diables* pour guides,
Qui me chantent à l'unisson :
« Près du *tonneau des Danaïdes*,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon !* »

Étendu sur une humble pierre
Qu'il préfère au tendre gazon,
Je vis le sombre *Longepierre*
Ne rêvant que sceptre et poison.
« Corbleu ! lui dis-je, mon compère,
« Laisse-là *Médée*... et *Jason ;*
« Pour te rendre l'humeur légère,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon !* »

En buvant, *Lamonnoie* entonne
Ces *Noëls* piquans et joyeux
Qu'en hiver auprès d'une tonne
Chacun répète à qui mieux mieux.

« Pour voir ta soif plus éveillée,
Dis-je à ce chantre de renom,
« Comme autrefois *à la veillée*,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

Honneur de la nouvelle *Athènes*,
Bossuet, du ton d'un inspiré,
A *Cicéron*, à *Démosthènes*
Prononçait un discours sacré.
Je lui criai : « Qu'il t'en souvienne,
« Tu fis jadis plus d'un *sermon*;
« Il faut ici changer d'*antienne*,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

« Et toi, dont les *airs* pleins de grâce
« Charmaient la ville et le hameau,
« Viens, près de *Panard* et d'*Horace*,
« Nous enchanter, divin *Rameau*;
« Toi qui savais, en buveur brave,
« Faire sauter plus d'un bouchon,
« Qui *flûtais* si bien dans la cave,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

Près d'un ruisseau dont l'onde pure
Se jouait entre mille fleurs,
Buffon, peintre de la Nature,
Du sommeil goûtait les douceurs;

« O toi, dont le vaste génie
« Semblait un céleste rayon
« Fait pour donner à tout la vie,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

L'auteur de la *Métromanie*,
Ce ferme appui du *vieux Caveau*,
Laissant reposer son génie,
Dormait à l'ombre d'un tonneau.
« Toi que la *Côte-d'Or* admire,
« Et que l'on prône au *double mont*,
« Qui sus si bien chanter et rire,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

En chantant un refrain de table,
J'aborde le noir *Crébillon*,
Je lui dis : « Tu fais peur au diable
« Avec ton lugubre crayon.
« Tiens pour signaler mon entrée,
« J'apporte un panier de *Mâcon;*
« Quitte un peu la *coupe d'Atrée*,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon!* »

Mais bientôt l'*Enfer* est en danse,
Grâce à cet immortel refrain,
Et *Rameau*, marquant la cadence,
Met toutes les ombres en train.

Piron obtient même la gloire
De faire chanter à *Pluton :*
« A boire, à boire, à boire, à boire,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon !* »

A MES AMIS.

Ce voyage n'est qu'un mensonge
Que bien ou mal j'ai mis en vers;
Porté sur les ailes d'un songe
J'ai fait ma visite *aux Enfers.*
En sablant ce vin vieux d'*Auxerre*,
Autour de moi chantez en rond :
« Jusqu'à la fin de ta carrière,
« *Le verre en main, saute donc, Bourguignon !* »

POT-POURRI

A M. ARMAND-GOUFFÉ.

AIR : *Pierrot partant pour la guerre.*

Eh ! qui vois-je à cette table?
C'est le chantre du Pomard,
Celui dont la muse aimable
A ressuscité *Panard* :
Par ses couplets la folie
Sait égayer la raison ;
Qu'à ma voix chacun s'allie,
Et chantons à l'unisson
Le patron, (*bis*)
Le patron de la chanson.

L'*Amour* par ses chansonnettes
Met les fillettes en train ;
Bacchus auprès des feuillettes
Chante son joyeux *tin-tin* :
Gouffé par plus d'une ronde
A fait trouver le vin bon ;

Puisqu'il fait boire à la ronde,
Amis, buvons tous en rond
Au patron, (*bis*)
Au patron de la chanson.

Lorsqu'à notre belle France
Il a rendu la gaîté,
Momus par reconnaissance
Veut qu'à table il soit chanté.
Quittons ensuite le verre,
Courons au sacre vallon,
Et de lauriers et de lierre
Couronnons le joyeux front
Du patron, (*bis*)
Du patron de la chanson.

AIR *du ballet des pierrots.*

Veux-tu qu'en public je t'informe
Du sort de ces petits *Ballons* (1)
Qui, malgré leur légère forme,
Ont fait des voyages si longs?

---

(1) *Le Ballon d'Essai, le Ballon perdu, Encore un Ballon, et le dernier Ballon*, ou les Chansons et autres Poésies de M. *Armand-Gouffé*.

Quand le premier vint à paraître,
Je me dis, pour te parler vrai :
C'est sans doute une main de maître
Qui lança le *Ballon d'Essai.*

Le joli dieu de la folie
Devint ton nouveau Garnerin :
Avec ce dieu quand on s'allie
A la gloire on monte grand train.
En vain tu craignais un orage,
Un autre sort t'était bien dû :
C'est au Parnasse et sans naufrage
Qu'est tombé *le Ballon perdu.*

Content d'une chute pareille,
On vit alors de ton cerveau,
Par une agréable merveille,
S'échapper un *Ballon* nouveau ;
Et, par cette troisième offrande,
Tu charmas si bien Apollon,
Que tous les jours il te demande
A grands cris *Encore un Ballon.*

AIR *du vaudeville de Turenne.*

Transportés sur l'aile légère
De l'Amour et de la Gaité,

Tes *Ballons* au Pinde, à Cythère
T'assurent l'immortalité.
Reprends, reprends encor ta plume;
Soutiens l'honneur de la chanson,
Et puisse ton *dernier Ballon*
N'être point ton *dernier volume!*

AIR *de la Beauvilliéïde.*

Momus au *Rocher de Cancale*
Avait fixé son étendard;
Pour amuser la capitale
Tu lui fis connaître *Panard* (1).
Cultivant la chanson légère,
Tu devais, et chacun le sent,
En fils vraiment reconnaissant
Rendre cet *hommage* à ton père.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Tu nous offris la galerie
Des auteurs chéris d'Apollon (2),

---

(1) *Œuvres choisies de Panard*, hommage rendu a sa mémoire, par *Armand-Gouffé.*

(2) *L'Esprit du Caveau*, ou Choix de Chansons et Pièces fugitives de *Collé, Piron, Gallet, Favart, Lattaignant*, etc.; précédé d'une Notice historique, par *Armand-Gouffé.*

Et tu nous racontas la vie
De *Collé*, *Gallet* et *Piron*.
A ton esprit quand tu te livres,
Je vois, par un charme nouveau,
Que l'*Esprit de l'ancien Caveau*
Se retrouve encor dans tes livres.

AIR : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Tes chansons, tes refrains à boire
Se propagent dans tous les lieux,
Et chacun de nous se fait gloire
De les chanter à qui mieux mieux.
Quand ta Muse vive et folâtre
Peignit *Vadé*, *Piron*, *Cri-cri*,
Nous n'avons tous poussé qu'un cri
Pour les faire vivre au théâtre.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Tu prends pour modèle *Horace*,
Et comme lui tour à tour
Tu célèbres avec grâce
La *Mort*, *Bacchus* et l'*Amour*.
Lorsqu'*Atropos*, qui nous guette,
Viendra presser ton départ,
Veux-tu la mettre en goguette?
Chante-lui ton *Corbillard*.

LE JOUR DE L'AN.

AIR *de la Vendange*,
Ou *de Paris à cinq heures du matin.*

JANVIER recommence,
Une foule immense
Dans Paris s'élance
Et court par torrens;
Tour à tour on presse,
On flatte, on caresse
Épouse et maîtresse,
Amis et parens.

Chez sa voisine,
A la sourdine
On s'achemine,
On entre et l'on sort;
Plus d'un ménage
Est au pillage,
A chaque étage
On voit rouler l'or.

Grands dieux! quel supplice!
Sortant de l'office,
Le *Bedeau*, le *Suisse*
Grimpent l'escalier;
Et d'humeur accorte,
Sonnant à ma porte,
Le *facteur* m'apporte
Le *calendrier.*

Ma ménagère,
La boulangère
Et ma portière
Accourent soudain;
Maint parasite
Me rend visite,
Mais de mon gite
Je m'esquive enfin.

Dans toute la ville,
Les fiacres par mille
Courent à la file
Et dans tous les sens;
Tandis qu'on se pousse
Et qu'on s'éclabousse,
Le filou détrousse
Les pauvres passans.

Comme sans peine
Ce jour amène
Et met en scène
De nouveaux Normands !
Que d'accolades,
Que d'embrassades,
De discours fades
Et de faux sermens !

Le fripon voyage,
Et, fier comme un page,
Vole en équipage
Chez l'homme de bien ;
Le docteur qui sue,
Trotte et s'évertue,
A tous ceux qu'il tue
Dit : « Portez-vous bien. »

Chez *Dorimène*,
Et chez *Climène*,
Mondor promène
Ses pas et ses vœux ;
Et, d'un air tendre,
Sans plus attendre,
Lise à Clytandre
Dit : « Soyez heureux ! »

O jour favorable !
Ce fils si coupable,
D'un père implacable
Emeut la pitié ;
Des torts qu'il retrace
Il demande grâce,
On pleure, on s'embrasse,
Tout est oublié.

Jaloux de plaire
A sa *Glycère*,
D'un Ministère
Le commis galant,
Quoiqu'on séquestre
Tout son semestre,
Mange un trimestre
Dans le jour de l'an.

Pour sa sœur cadette ;
Suzon fait emplette
D'une *maisonnette*
Qui coûte six francs ;
Paul, la main armée,
Et l'ame charmée,
Fait de son armée
Défiler les rangs.

Le jeune *Émile*
D'un pied agile
Fait danser *Gille*
Avec *Arlequin ;*
Charle et Pancrace
Font avec grâce
Sauter *Paillasse*
Sur un palanquin.

La foule m'entraîne,
Et tout hors d'haleine
J'arrive avec peine
Au *Palais-Royal*,
Où plus d'une *Armide*,
D'un coup-d'œil perfide,
Agace et déride
Le provincial.

Comblant l'attente
De ma grand'tante
Qu'un bonbon tente
Chez *Berthellemot ;*
Je me rembarque,
Et je remarque
Au *Grand-Monarque*
Le Roi d'Yvetot.

De ce pauvre sire
Que l'hymen inspire,
Tout le monde admire
Les soins empressés;
Évitant le blâme,
Pour prouver sa flamme,
Il offre à sa femme
Des *marrons glacés*.

La vieille *Ursule*,
Bien ridicule,
Prend sans scrupule
Un *amour* badin;
Et la fillette
Vive et follette
Gaîment se jette
Sur un *diablotin*.

Les chalands pullulent,
Les marchands calculent,
Les bonbons circulent,
Et le fat titré
Vante les *devises*,
Les tendres sottises,
Les rimes exquises
D'un auteur sucré.

Mais le temps coule,
On rentre en foule,
La nuit déroule
Son noir étendard;
Chez le bon drille
La gaité brille,
L'Aï pétille,
Et la chanson part.

La mousse légère
Couronne le verre,
On trinque, on resserre
Les plus anciens nœuds;
Et la compagnie
Quitte la partie,
La panse remplie
Et le gousset creux.

LES EFFETS DU PRINTEMPS

AIR : *Tout ça pousse, tout ça passe.*

Tout renait, tout s'embellit,
Flore étale ses richesses,
Bacchus déjà nous sourit,
Cérès promet ses largesses ;
L'amant, la jeune fillette
Que ranime le printemps,
Le rossignol, le poëte,
Tout ça chante (*ter*) en même temps.

Ah ! quel spectacle animé
Que celui de la nature,
Quand le joli mois de mai
Redonne aux champs leur parure !
D'après un antique usage,
Les jardiniers, les amans,
Le fou, le vieillard, le sage,
Tout ça plante (*ter*) en même temps.

L'Amour, dans le mois de mai,
Ne semble-t-il pas renaître?
On se sent plus enflammé
Dans chaque asile champêtre;
On repeuple les familles;
Les laboureurs, les mamans,
Les garçons, les jeunes filles,
Tout ça sème (*ter*) en même temps.

Le jardinier voit fleurir
Les arbres de son parterre;
Le jeune époux voit venir
L'heureux instant d'être père;
Au plaisir on s'abandonne
A la ville comme aux champs;
Fruits d'amour, fruits de Pomone,
Tout ça pousse (*ter*) en même temps.

Accourons dans ce bosquet;
L'air parfumé de la rose
Semble nous dire en secret:
« Cueillez la fleur fraiche éclose. »
Ne quittez point votre asile,
Fillettes, dans le printemps,
Fleur des champs et fleur de ville,
Tout se cueille (*ter*) en même temps.

TRINQUONS.

RONDE BACHIQUE.

AIR : *Verse encor,*
Ou air nouveau de Fasquel.

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne !
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons !

Offrant son tribut
Au dieu brillant du Pinde,
Qu'un autre ait pour but
D'aller à l'Institut !
Armé d'un foret,
Le dieu vainqueur de l'Inde
Me fait sans regret
Chanter au cabaret :

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne!
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons!

Qu'un froid romancier
Chante au printemps la rose
Que dans son grenier
Il ne voit point briller :
Pour un franc buveur
Qui de bon vin s'arrose,
Une treille en fleur
Est seule en bonne odeur:

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne!
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons!

Quand du haut des cieux
Sur son char de lumière,
Phébus radieux
Nous verse tous ses feux ;

Sous l'ombrage épais
D'un pampre tutélaire,
Evitant ses traits,
Chantons, en buvant frais :

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne !
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons !

Des noirs aquilons
Le souffle et les ravages
Font-ils des vallons
Fuir les tristes colons ?
Dans notre caveau,
A l'abri des orages,
Chantons, loin de l'eau,
En vidant un tonneau :

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne !
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons !

Quel plaisir divin
De cueillir en automne
Ce joyeux raisin
Qui promet du bon vin !
L'heureux vendangeur,
Quand la cuve bouillonne,
Avec nous, en chœur,
Chante d'un air vainqueur :

Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne !
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons !

Lorsqu'en nos climats
Attristant la nature,
Janvier sur ses pas
Apporte les frimas ;
Narguons les glaçons
En faisant feu qui dure,
Et près des tisons
Chantons, en gais lurons :
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne !
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,

Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons!

Avant que la Mort
Qui des humains se joue,
Changeant notre sort,
Nous mène au sombre bord;
Avant d'aller voir
Ixion sur sa roue,
Le monarque noir
Dans son triste manoir:
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons,
En buveurs rubiconds,
Arrosons-nous la trogne!
Mes amis, trinquons, trinquons, trinquons
Et de ce vieux Bourgogne
Vidons tous les flacons!

POT-POURRI

POUR LA FÊTE D'UNE MARIE.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Qu'au dessert Apollon marie
Sa voix au bachique tin-tin,
Faisons, en l'honneur de *Marie*,
Retentir un joyeux refrain :
Près d'elle on serait sans excuse
Si l'on se trouvait *à quia ;*
Amis, dites avec ma Muse
Ave Maria. } *bis.*

AIR: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Des chants consacrés à ta gloire
Si j'ose emprunter le secours,
Vierge céleste, tu peux croire
Qu'ils en seront dignes toujours.
Viens admirer cette *Marie*
Que le bonheur nous destina ;

En la voyant, chacun s'écrie :
Maria, gratiâ plena.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

Oui, vous êtes *pleine de grâces,*
O vous qu'on *salue* en ces lieux !
Le plaisir vole sur vos traces,
La gaîté brille dans vos yeux.
Mais à votre fête, *Marie,*
Si nous sablons vin, punch et rhum,
C'est qu'à cette table chérie
Préside *Dominus tecum.*

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

De sa gloire votre patrone
A rempli la terre et les cieux,
Et sur vous, du haut de son trône,
Elle semble fixer les yeux.
Si dans son temps, *parmi les femmes,*
On la *bénit* pour sa vertu,
Par les hommes et par les dames
Etiam benedicta tu.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Votre aimable Alexandrine
Nous charme par sa bonté,
Et par le cœur on devine
Que ce refrain m'est dicté :
Et ventris tui fructus,
Est ibi benedictus,
Comme un autre (*ter*) enfant *Jésus*,
Oui, comme un autre enfant *Jésus.*

AIR : *Guisman ne connaît point d'obstacles.*

Si la bonne vierge *Marie*,
Pleine de respect pour Joseph,
Dans le cours d'une longue vie,
D'accidens préserva son chef ;
Au marguillier de Saint-Eustache
La vertu qui vous allia
Veut qu'à votre nom l'on attache
Celui de *sancta Maria.*

AIR : *Du partage de la richesse.*

Quoique nous admirions *Marie*,
Qui, par *l'œuvre du Saint-Esprit*,

Conçut le céleste génie
Qu'on adore dans Jésus-Christ ;
Vous méritez notre louange,
Et, madame, je dis ici,
Que vous êtes mère d'un ange,
Comme elle fut *mater Dei*.

AIR : *Si Dorilas médit des femmes.*

Vieille bouteille, femme aimable,
Savent nous charmer tour-à-tour ;
Le jour pour nous se passe à table,
La nuit se consacre à l'amour :
Si c'est pécher dans cette vie
Que d'aimer Momus et Bacchus,
Ora Maria, je t'en prie,
Pro nobis peccatoribus.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Chantons, chantons à pleine gorge
L'aimable hôtesse de ces lieux !
Son buffet, sa cave regorge
De mets choisis, de bons vins vieux :
Puisque ce n'est qu'en sa demeure
Qu'on mange et qu'on boit à son gré,
Jurons de l'aimer à cette heure,
Et in horâ mortis nostræ.

AIR *De la cavatine du Bouffe et le Tailleur.*

Ah! si le ciel écoute
Nos cœurs,
Qu'il sème votre route
De fleurs!
Que votre amour féconde
L'hymen!
Chantons tous à la ronde:
Amen.

QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Du législateur du Parnasse
Ecoutons les sages leçons ;
Il veut que l'esprit et la grâce
Animent toujours nos chansons ;
Que de se plier à la rime
Le bon sens ne soit pas contraint,
Et que nous prenions pour maxime :
Qui trop embrasse mal étreint.

Orgon, de lui-même idolâtre,
Et fier de ses petits succès,
Voulait, sur un plus grand théâtre,
Tenter un difficile accès :
Le jour paraît, sa pièce tombe ;
On voit sur son visage empreint :
« Il faut que l'imprudent succombe,
« *Qui trop embrasse mal étreint.* »

On m'offrait hier pour compagne
Certaine fillette aux yeux doux,
Qu'on amenait de la campagne
Pour lui trouver un jeune époux.
On disait : l'amour, la constance,
Rien ne sera par elle enfreint ;
Je répondis avec prudence :
Qui trop embrasse mal étreint.

Crésus, vieillard octogénaire,
N'a de force qu'en ses écus,
Et dans les combats de Cythère
Il est du nombre des vaincus :
Dans ses vieux accès de folie,
A chaque instant il est restreint ;
Et le Temps est là qui lui crie :
Qui trop embrasse mal étreint.

Vous qui dans la chanson légère
Suivez les pas de vos aïeux,
Vous trouvez dans le fond du verre
Vos couplets piquans et joyeux ;
Amans et buveurs par système,
Je sais qu'aucun de vous ne craint
Qu'on lui dise, comme à moi-même :
Qui trop embrasse mal étreint.

RONDE DES MOMUSIENS.

AIR : *Tonton, tontaine, tonton.*

PUISQU'EN chantant à perdre haleine,
De vivre heureux nous nous vantons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Dans le plaisir et dans la peine,
Dans tous les temps, sur tous les tons,
Chantons, morguène,
Chantons !

Le pâtre dit, au pied d'un chêne,
En laissant paître ses moutons :
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Et le captif traînant sa chaîne,
Répète encor sur ses pontons :
Chantons, morguène,
Chantons !

Laissant nos faquins par centaine
Fendre l'air, dans leurs phaëtons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons!
Prenons *Momus* pour capitaine,
Et sur ses pas, joyeux piétons,
Chantons, morguène,
Chantons!

La nuit, sans que rien nous retienne,
Narguant les jaloux, les Catons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons!
Guettons la brune aux yeux d'ébène,
Poursuivons la blonde, à tâtons,
Chantons, morguène,
Chantons!

Si l'on nous ravit notre Hélène,
Pauvres sots! nous nous lamentons;
Chantons, chantons, morguène,
Chantons!
Une autre beauté plus humaine
Viendra caresser nos mentons;
Chantons, morguène,
Chantons!

Quand sur la vigne de Silène
Nous voyons briller des boutons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Et quand sa liqueur souveraine
Coule à grands flots dans nos cantons,
Chantons, morguène,
Chantons !

J'entends la menace lointaine
Des canons et des mousquetons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
La victoire est toujours certaine,
Quand Mars conduit nos pelotons,
Chantons, morguène,
Chantons !

Quand nous buvons à tasse pleine
Ce vin d'Aï que nous fêtons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Et pour prouver même au Surène
Que sans humeur nous le goûtons,
Chantons, morguène,
Chantons !

Chez *Thalie* ou chez *Melpomène*
Sans tomber si nous débutons,
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Si le vent siffle sur la scène ;
Si par malheur nous culbutons,
Chantons, morguène,
Chantons !

Enfin, quand la Parque inhumaine
Viendra nous dire : « Allons partons.... »
Chantons, chantons, morguène,
Chantons !
Aux Enfers, malgré la vilaine,
Avec *Piron*, rions, sautons,
Chantons, morguène,
Chantons !

LE NOUVEAU DÉBARQUÉ,

OU

VOULEZ-VOUS PASSER?..... PAYEZ,

POUR FAIRE SUITE

A la *Barque à Caron* de mon ami
ÉTIENNE JOURDAN.

Air nouveau de M. Lélu.

Voulez-vous passer?.... payez;
C'est l'*vaud'ville*
Qui court la ville;
Voulez-vous passer?.... payez;
Tous les chemins vous sont frayés.

J'débarquais du *coche d'Auxerre*
Pour visiter ce beau Paris,
J'brûlais de mettre pied à terre
Dans c'séjour des ris et des cris;

J'traversais avec ma sacoche,
Lorsqu'un bambin crasseux et laid
M'dit, appuyé sur son *balai :*
« Ici, comm' pour prendre le *coche,*
« Voulez-vous passer ?.... payez, etc. »

Sentant mes forces amorties,
J'vais chez *l'traiteur* manger mon soû,
J'croyais qu'les alouett's tout's rôties
M'tomberaient là.... sans donner un sou;
Le ventre plein, la min' riante,
D'*filer* j'avais conçu l'espoir,
Lorsque la dame du *comptoir*
Dit en m'donnant la cart' *payante :*
Voulez-vous passer ?.... payez, etc.

Ivre.... des plus bell's espérances,
Je quitt' mon habit d'bouracan,
J'*vol'* chez *l'ministre des finances*
Demander un emploi vacant;
Dans l'*antichambre* où j'entre à peine,
Je trouve plus d'un concurrent;
On m'dit; « Si vous êt's aspirant,
« Il est un' *recette* certaine :
« Voulez-vous passer ?.... payez, etc. »

Contre un cousin de Normandie
Je nourrissais un vieux procès,
J'voulais, bravant sa perfidie,
En *appel* avoir du succès;
Pour trouver un juge propice
Je m'présent' chez monsieur *Dandin*,
Je frappe, et son *Suisse* soudain
Me dit: « Pour obtenir justice,

« Voulez-vous passer?.... payez, etc. »

Pourvu d'un talent assez mince,
J'veux, pour prix de mes faibles chants,
Des poët's remplacer le prince
Qui peignit si bien *l'homm' des champs*;
Tout fier de ma Muse endormie,
J'traverse l'*palais des Césars*,
Et l'on m'chante sur l'*pont des Arts*,
Comme aux portes d'*l'Académie*:

Voulez-vous passer?.... payez, etc.

J'venais d'voir la *Fille Sauvage*
Au théâtre du boulevard,
Lorsqu'une autr' plus leste et moins sage
M'accoste avec un doux regard;
J'réponds à son tendre langage,

Et puis, de l'air le plus humain,
Ell' m'dit, en m' menant par la main
Dans un profond et noir passage :
Voulez-vous passer ?.... payez, etc.

Depuis l'passeux d'la Guernouillère
Jusqu'au rédacteur d'maint feuill'ton,
De d'mandeurs une fourmilière
Me répéta ce vieux dicton ;
Que dit ce régisseur maussade
A plus d'un misérable auteur,
Et que chante ce gros *docteur*
Lorsqu'on l'appell' chez un *malade ?*
Voulez-vous passer ?.... payez, etc.

Mais voyant s'épuiser ma bourse,
Et las d'avoir tant de guignon,
J'n'ai plus enfin d'autre ressource
Qu'd'aller r'voir l'pays bourguignon ;
Heureux dans c'te paisibl' contrée,
Je puis, en buvant coup sur coup,
Me passer du vin par le cou
Sans qu'on m'chant' pour les *droits d'entrée :*

Voulez-vous passer?.... payez ;
C'est l'*vaud'ville*
Qui court la ville ;
Voulez-vous passer?.... payez ;
Tous les chemins vous sont frayés.

LE RÊVE D'UN ASPIRANT.

AIR : *Vive une femme de tête !*

Si du fond de ma province
Vous me voyez accourir,
C'est qu'il fallait que je vinsse
A Paris pour m'enrichir.

Non, ce n'est point un mensonge ;
La Fortune, cette nuit,
M'a de nouveau, dans un songe,
Caressé, flatté, séduit.

Pour moi, la brillante fête !
Je devenais grand seigneur,
Et je m'élevais au faîte
Du luxe et de la grandeur.

J'avais un grand équipage,
Des terres et des châteaux,
Un maître d'hôtel, un page,
Six laquais, douze chevaux.

Ma maison était ouverte
Aux princes comme aux marquis ;
Et ma table était couverte
De mets fins, de vins exquis.

Je passais auprès du trône
Pour un nouvel Annibal,
Ferme appui de la couronne ;
On me nommait général.

Je nageais dans l'opulence ;
Chez moi, quel prodige encor !
Je voyais en abondance
Pleuvoir les titres et l'or.

Quand cet espoir me transporte,
Quel démon vient m'éveiller ?
Qui vient frapper à ma porte ?
Hélas !.... — C'est un créancier.

LES GRELOTS DE LA FOLIE.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Mes amis, lorsque le destin
Nous fit naître à la ronde,
Il fit à chacun son butin
Pour vivre en ce bas-monde;
Il nous dit : « Pour calmer les maux
« De cette courte vie,
« Gardez toujours pour lots
« Les grelots
« Qu'agite la Folie. »

Lorsque ne pouvant faire un pas,
Sans guide et sans lisière,
Nous goûtions des plus doux appas
La vertu nourricière,
On nous disait : « Petits marmots,
« Point de mélancolie,
« Gardez toujours pour lots
« Les grelots
« Qu'agite la Folie. »

Qu'à Cythère un fils de Plutus,
Amorçant une belle,
Fasse sonner ses vieux écus
Pour fléchir la cruelle;
Pour le débusquer à propos
Près de femme jolie,
Gardons toujours pour lots
Les grelots
Qu'agite la Folie.

Chez moi, l'huissier trop diligent,
Arrachant ma sonnette,
Vient-il m'enlever mon argent
Et faire maison nette?
Je dis, lorsqu'il a sur le dos
Ma dépouille accomplie,
« Gardons toujours pour lots
« Les grelots,
« Qu'agite la Folie. »

Le *vaudeville*, né français,
Et chantant dans la rue,
Dit, en se moquant des succès
De monsieur *Kotzebue*:
« Laissons les pleurs et les sanglots
« A la Prusse attendrie,
« Gardons toujours pour lots
« Les grelots
« Qu'agite la Folie. »

Pour oublier que nos exploits
Ont étonné la terre,
Et que sous nos bras tant de rois
Courbaient leur tête altière;
Pour oublier les longs travaux
De ma belle patrie,
Gardons toujours pour lots
Les grelots
Qu'agite la Folie.

Nous, de Momus prêtres falots,
Etendus sous les treilles,
De fleurs entourons les goulots
De nos vieilles bouteilles;
Et bravant les sombres complots
Que peut tramer l'Envie,
Gardons toujours pour lots
Les grelots
Qu'agite la Folie.

Lorsque j'ai bien bu, bien dîné,
Et chanté de plus belle,
Et qu'en sortant trop aviné,
En chemin je chancèle;
De peur qu'un fiacre sans fallot,
La nuit, ne m'estropie,
Moi, j'attache à mon cou le grelot
Qu'agite la Folie.

Envoi à Mr J. Dusaulchoy ;
Président des soupers de Momus.

Toi, qui du temps bravant la faux,
Sais d'une aile légère,
Voler du Parnasse à Paphos
Et rire, armé du verre ;
Par ton bon cœur, par tes bons mots,
Charme encor notre vie ;
Garde cent ans pour lot
Le grélot
Qu'agite la Folie.

LE TOUR DE GARDE

DE MONSIEUR PURGON, APOTHICAIRE,

CHASSEUR DANS LA GARDE NATIONALE,

Peu versé dans l'étude des langues mortes, et à qui madame Purgon est obligée de montrer..... sa langue.

AIR: *Toujours leste, toujours preste.*

« Eh bien ! qu'est-ce ? (*bis*)
« N'entends-j' pas
« Battre la *caisse ?*
« Eh bien ! qu'est-ce ? (*bis*)
« Sur la plac' portons nos pas. »
« Ma *poul'* sans plus babiller,
« Quoiqu' mon départ te consterne,
« Dispos' *briquet* et *giberne*,
« Et viens vîte m'habiller.
« Sous ce *bonnet* qui m'enflamme,
« Comme j'ai l'air étoffé !

« Ah ! ce n'est que par sa femme,
« Vraiment, qu'on est bien *coiffé !* »
« Eh bien ! qu'est-ce ? etc.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

— « On bat l'*rappel*, quand *tu bats en retraite*,
« Et qu' jour et nuit tu fais tout de travers ! »
— « A soixante ans, comme un soldat on m'traite;
« Il m'faut encore essuyer des *revers* !
« Ma femme, au nom d' notre foi conjugale,
« Qu' mes *baudriers* r'prenn'ent leur éclat brillant;
« Si, par malheur, ma *buff't'rie* était sale,
« Je ne serais pas *blanc.* »

AIR : *Il faut que l'on file, file, file.*

« Quoiqu' par état la moutarde
« Fort souvent me monte au né,
« Je préfère au *corps-de-garde*
« Mon magasin de *séné.*
« Dans les palais, sous le chaume,
« D' *pratiqu's* jamais je ne chôme ;
« Et *mon renom*, je le dis,
« Fleure, fleure, fleure comme baume
« Dans les culs d' sac de Paris. »

AIR : *Le Luth galant qui chanta les amours.*

De mes regrets suspendant l' triste cours,
Ma jeun' moitié m'tient alors ce discours:
« Tu reviendras *heureux* près d' ton *Éléonore ;*
« Si tu le fus jadis, tu le seras encore,
» Tu le seras toujours. »

AIR: *Du verre.*

« Comme un *pharmacien* patenté,
« Bien qu' la peur souvent me possède,
« D'êtr' lâch' je ne suis pas tenté ;
« Chez moi y a z'encor' *du remède.*
« Oui, j' veux, en fronçant le sourcil,
« Prouver au chef qui me distingue
« Que j' braque l'*canon* d'un *fusil*,
« Aussi-bien que l' *canon* d'la *s'ringue.*

AIR : *du Vaudev. final de l'écu de six francs.*

« Oui, c'est en vain que l'on me brave:
« Grâces à mon noble métier,
« Comme l'artilleur le plus brave
« Je n' bronch' jamais près d'un *mortier ;*

« Et si l' dieu *Mars*, sous sa bannière,
« M'app'lait pour défendr' mon pays,
« A mon approch' les ennemis
« *Tourneraient bientôt le derrière.* »

AIR : *J'ai vu la meunière.*

Alors, de plaisir étouffant
Ma p'tit' ménagère,
Je pars avec l'air triomphant
D'un *apothicaire.*
Bon citoyen et bon vivant,
J'ai soin de dire, en arrivant :
« *Remède*, en arrière,
« Cognac, en avant ! »

AIR *du Vaudev. final des habitans des Landes.*

Les citoyens, en grande foule,
Sur la plac' d'armes s'attroupant,
Pan, etc.
De tous côtés la liqueur coule,
L'ivress' dans les rangs se répand ;
Pan, etc.
Bientôt de la *garde montante*
Le tambour frappe le tympan,
Pan, etc.

Dans la t'nu' la plus éclatante
La colonne se dév'loppant,
Pan, etc.
J' quitt' mon quartier, l'âme contente,
Et j' marche au pas.... clopin clopant,
Pan, etc.

AIR *de Marianne.*

Au *post'* tranquille *d' la Mairie*,
Nous arrivons, tambour battant;
Nous v'nons, en grande compagnie,
Rel'ver la gard' qui nous attend.
Nous y trouvons
Plusieurs *Pigeons*,
En chapeaux ronds,
Bas bleus et redingote;
Un gros *Bizet*
Qui s'avisait,
Sans son briquet,
D' commander le *piquet.*
Je m'dis: « Mais chacun d'eux radote;
« Car, un jour, si nous nous battons,
« Pauvres *Bizets*, pauvres *Pigeons*,
« Vous serez *en compote!* »

AIR *de la contre-danse de la Hullin.*

Drès qu' nous eùm's vu les *Pigeons*
A notre approch' prendr' *la volée* ,
D' nos fusils nous nous déchargeons
Et dans l' poste nous les rangeons.
L' *caporal*, nommé d'emblée,
D'mand', que l'calm' succède au bruit,
Pour qu'il lise à l'assemblée
L'ordre du jour, de la nuit :
« Clibatair's, v e ufs et maris,
« Sergens, soldats, n' f'ront qu'une tablée
« Et pour l's intérêts de Paris
« N'iront plus souper au logis. »
C'te nouvell' trouble la fête,
Et plus d'un époux benêt
Sent une bosse à la tête,
Et n'peut plus mettr' son bonnet.
Moi-même, en m' grattant le front,
Comm' c'te *ordonnance* m'inquiète,
J' m'enrôl', craignant un affront,
Dans les *patrouill's* qui sortiront.
Pour chasser l'ennui sévère,
L'tambour apporte du vin ;
Entr' la bouteille et le verre
La gaîté renaît soudain.

Les coup's pleines se choquant ;
On tarit l' Bourgogne et l' Madère ;
L'un tomb' sous la table, en trinquant ;
L'autr' va ronfler sur le *lit d' camp.*

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Après maint' libation,
Après un assez bon somme,
L' caporal m'éveille et m' somme
De *monter ma faction.*
— « Faire *officier de guérite*
« Un *pharmacien* d' mon mérite ;
« Corbleu ! ce rôle m'irrite !.....
— « D'où vous vient ce vertigo ?
« Monsieur, du moins vos malades
« Faisant *ce soir* des gambades,
« N' mourront point d'un *quipro quo.* »

AIR *du Vaudeville final d'une nuit de la Garde Nationale.*

— « Entends-tu *minuit* qui sonne ?
« Rántamplan, rantamplan, rantamplan.
« M'sieur *Purgon*, l' sergent l'ordonne,
« Partez en patrouille, à l'instant. »
C't' ordr' me regaillardit l'âme ;
Je réponds : « Present ! présent !
« J' pourrai du moins chez ma femme
« Prendre queuqu' chose en passant. »
— « Entends-tu *minuit* qui sonne ? etc. »

AIR : *Aux enseignes on fait queue*

V'là la patrouille, en silence,
Qui s'avance à petits pas ;
Le courage et la prudence
Guid'nt le chef et les soldats.

Grâce à nos soins, plus d'orgies ;
Les *cabarets* sont fermés ;
Nous chassons des *tabagies*
Tous les buveurs enfumés.

Nous r'levons un fils d'Grégoire,
Dont le cerveau n'est pas mûr,
Et qu'*Bacchus*, à forc' de boire,
V'nait d'coucher au pied du mur.

Nous rencontrons sur la route
Des aveugl's marchant sans bruit,
Qui sembl'nt le jour n'y voir goutte,
Mais qui voient très-clair la nuit.

Le pèr' d'une pièce flambée
Claquant son premier claqueur
De c' que sa pièce est tombée,
Sans qu'on ait d'mandé l'auteur.

Un chansonnier en délire,
Ami des r'frains, des flacons,
Qu' l'aspect d'un *bouchon* inspire,
S'écriant : « Trinquons, trinquons ! »

Ici, la sag' femme utile
Portant un petit poupon ;
Plus loin, le méd'cin habile
V'nant d' recruter pour *Pluton*.

Mainte beauté peu sauvage,
Changeant la rue en boudoir,
Et que not' baïonnette engage
A rentrer dans son dortoir.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Nous arrivons subit'ment
D'vant mon *apothicair'rie ;*
Et j' veux à ma compagnie
Offrir queuq' *rafraîchiss'ment.*
Mais l'caporal, sans prologues,
M' dit : « Nous n' voulons pas d' vos *drogues*,
« Partons sans tant d' dialogues.... »
— « Vous n' me ferez pas la loi ;
« D' jalousi' mon cœur s'enflamme !...

« Y a d' la lumièr' chez ma femme,
« J' veux savoir comment sa flamme
« A pu s'allumer sans moi. »

AIR : *Bonjour, bonsoir.*

« Ouvre donc, à ma voix,
« Charmante hospitalière !
« J'aim' mieux voir ton minois
« Que c' visage de bois.
« En quoi pus-j' te déplaire ?
« Appaise mon tourment,
« Si j'ai des *torts*, ma chère,
» *Lav' m'en.* »

AIR *de la croisée.*

Mon épouse me jett' la clé ;
Je mont' baiser sa bouch' vermeille,
Sa main et son bras potelé ;
Puis de *rum* prenant un' bouteille,
Je r'descends.... mais quel étonn'ment !
Au sein d' la patrouille rusée,
Un jeune homme avait dans l' moment
Sauté par la croisée.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

« D'où naît tout ce brouhaha ? »
Dis-j', bouillant comme un salpêtre.
— On m' répond : « c't' officier-là
« Vient d' sauter par la fenêtre...
« Nous voulions l'emm'ner avec nous,
« Mais il s'est réclamé de vous ;
« Vous pouvez l'connaître
« Peut-être,
« Il vient à deux pas
« D'tomber sur nos bras ;
« Ca vous va-t-il ben, (*ter*) ça n'vous bless'-t-il pas? »

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

A l'instant je m'approche,
Je r'connais, près des rieurs,
Mon p'tit cousin Laroche
Lieut'nant de voltigeurs.
« J'en réponds, dis-j' soudain à la *garde* enchantée;
« Comment ça va-t-il, *mon cadet ?*
« Tiens, cette nuit, il paraîtrait
« Qu' tu l'as aussi *montée.* »

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

« Allons, camarades,
« De ce vieux *Rum*
« Versez-vous rasades sur rasades;
« Allons, camarades,
« Que ce vieux *Rum*
« Soit c'te nuit *semper vobiscum.*
« Mon *cousin*, après un' chute si rude,
« Tu n' peux pas de suite décamper,
« Viens tirer ma femm' d'inquiétude,
« Pendant que près d'ell' je vais souper. »

« Allons, camarades,
« De ce vieux *Rum*
« Versez-vous rasades sur rasades;
« Allons, camarades,
« Que ce vieux *Rum*
« Soit c'te nuit *semper vobiscum.* »

AIR : *Bonsoir la compagnie.*

Au caporal
J'dis : « Général,

« D' quitter la garde
« Il m' tarde.
« Mon appétit
« N'est pas petit,
« Et je vais de ce pas
« Faire un très-bon repas.
« *Bonsoir la compagnie*,
« J' rentre sans cérémonie ;
« Remplissez vot' devoir,
« Jusqu'au revoir,
« Bonsoir. »

COUPLETS

PHILOSOPHICO-BACHIQUES.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

Aux autels du dieu de Cythère
Ne brûlons plus un fade encens,
On trouve auprès d'une bergère
Moins de plaisir que de tourmens ;
Si, de ses traits lancés d'une main sûre,
L'Amour atteignait notre cœur,
Viens, cher Bacchus, et sur notre blessure
Verse un baume consolateur.

Loin de la cour et des tempêtes
Qu'excitent souvent les grandeurs,
Avant qu'il neige sur nos têtes,
Parons-les de riantes fleurs ;
Aux doux glougous d'une vieille bouteille
Prenons tous nos joyeux ébats,
Et mollement couchés sous une treille,
Attendons l'heure du trépas.

S'il est un plaisir dans la vie,
C'est de façonner des couplets
Pour l'ami franc qui nous convie
A manger chaud, à boire frais.
Quand son *Hébé*, qu'anime la folie,
Nous verse un flacon de vin vieux,
Ce jus charmant me semble l'ambroisie
Qu'on boit à la table des dieux.

GUERRE AUX TENDRONS !

AIR *du vaudeville final de la famille moscovite.*

GUERRE ouverte à tous les tendrons !
Amis, quand nous les combattrons,
Lançons, lançons un trait vainqueur
Au fond de leur
Cœur.

Malheur aux belles,
Dit un bon vivant;
Sur ces rebelles
Marchons en avant.
Qu'on agite (*bis*)
Cette arme qui nous excite;
Qu'on agite (*bis*)
Le brandon
De Cupidon.

Guerre ouverte, etc.

Quand le cor sonne,
Mettons aux abois
Cette amazone

Qui parcourt les bois ;
A la chasse, (*bis*)
Prenons, en suivant sa trace,
A la chasse (*bis*)
Tous ses attraits
Dans nos rets.
Guerre ouverte, etc.

Je ris d'Ismène
Qui, dès le matin,
Dans la fontaine
Admire son teint.
La coquette (*bis*)
Est pareille à l'alouette ;
La coquette (*bis*)
Se prend le soir
Au miroir.
Guerre ouverte, etc.

Sur la fougère,
Lorsque nous guettons
Jeune bergère
Près de ses moutons ;
En cadence (*bis*)
Jouons pour la mettre en danse,
En cadence, (*bis*)
Du flageolet
Qui lui plait.
Guerre ouverte, etc.

Au bruit des verres,
A table, grisons
Tuteurs sévères,
Mamans et grisons;
En goguettes, (*bis*)
Que la pudeur des fillettes,
En goguettes, (*bis*)
Expire aux sons
Des chansons!

Guerre ouverte, etc.

Quand de la terre
Le soleil s'enfuit,
Tous, à Cythère,
Accourons sans bruit;
Au bocage, (*bis*)
Mettons nos tendrons en cage;
Au bocage, (*bis*)
Fêtons l'amour
Jusqu'au jour.

Guerre ouverte à tous les tendrons!
Amis, quand nous les combattrons,
Lançons, lançons un trait vainqueur
Au fond de leur
Cœur.

LES DIEUX EN GOGUETTE,

OU

VIVE LA GAUDRIOLE!

Chanson dédiée à M. P.-J. de Béranger.

[Air : *Ermite, lon ermite.*

LA Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole* !
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Aimable légataire
Du talent de *Collé*,
Je te vois dans Cythère
A sa gloire accolé ;
Dédaignant sa parure,
Vénus, aux yeux lutins,
Attache a sa ceinture
Tes couplets libertins.

La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole!*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Les chansons à l'eau-rose
Ne plaisent plus aux lieux
Que le Permesse arrose
De ses flots merveilleux ;
Le feu que tu recèles
Dans tes vers pleins d'appas,
A fait aux *neuf pucelles*
Sauter le *premier pas.*
La Pudeur cabriole
Aux accents de ta voix;
Vive la *Gaudriole!*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Jusqu'aux voûtes célestes,
Je vois l'Enfant ailé
Porter tes couplets lestes
A l'Olympe assemblé.
Les Dieux sont en goguette ;
Vulcain craint pour son front,
Et *Jupiter* projette
La prise d'un tendron.

La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix;
Vive la *Gaudriole* !
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Non loin de là *Saturne*,
Ce vieux maitre du Temps,
A l'air moins taciturne
En écoutant tes chants;
Tout cède à l'allégresse,
Et le Dieu des bons mots
Fait par chaque Déesse
Agiter ses *grelots*.
La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix;
Vive la *Gaudriole* !
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Bacchus, près d'une tonne,
En pompant son vin vieux,
Voit sourire *Erigone*
A tes refrains joyeux;
Et tous deux, sous la treille,
Ils ne peuvent tarir
Ni la coupe vermeille,
Ni celle du plaisir.

La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole !*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Tes chansons que l'on vante
Du Parnasse à Naxos,
L'amour gaîment les chante
Dans l'île de Paphos ;
Les *Grâces* ingénues
Se balancent en rond,
Et dansent toutes nues
Sur l'air de *Frétillon.* (1)
La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole !*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Diane, si sévère,
Délaissant les forêts,

---

(1) *Frétillon* et les *Archers de l'Amour* sont partie des jolies chansons gaillardes de M. de Béranger.

Contre ceux de Cythère
Vient d'échanger ses traits :
Son arc déjà se bande,
Et, par un malin tour,
Je la vois qui commande
Les *Archers de l'Amour.*
La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole* !
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Cupidon sur la terre
Lançant ses dards vainqueurs,
D'une jeune bergère
Ne craint plus les rigueurs :
Droit au cœur lorsqu'il pointe,
Il joint à chaque trait,
Pour mieux pousser sa pointe,
La pointe d'un couplet.
La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix ;
Vive la *Gaudriole !*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Pour consoler le monde
Des longs travaux de *Mars*,

Que notre amour seconde
Tes refrains égrillards.
Pour que notre nom perce
Auprès des gais lurons,
Ne mettons plus en perce
Que tonneaux et tendrons.
La Pudeur cabriole
Aux accents de ta voix;
Vive la *Gaudriole!*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

Rendons la France folle,
Joyeux Epicurien,
De cette *Gaudriole*
Qui t'a pris pour soutien:
Aux blondes, aux brunettes,
La nuit sous les balcons,
Chantons tes chansonnettes
Au bruit des mirlitons.
La Pudeur cabriole
Aux accens de ta voix;
Vive la *Gaudriole!*
Moi, je raffole
De tes couplets grivois.

L'ENFANT DE CHOEUR

DE CYTHÈRE.

AIR : *Eh ! ma mère, est-c' que j' sais çà ?*

De ta petite chapelle
L'amour m'a fait desservant,
Et mon service m'appelle
Auprès de toi plus souvent;
Si, dans ma tendre jeunesse,
J'ai servi Notre-Seigneur,
Je puis bien de ma maîtresse
Être aussi l'*Enfant de chœur.*

Pour contenter mon ivresse,
Il faut que dans ton réduit
Je ne serve que la messe...
Que la messe de minuit;
C'est là l'heure favorite
Où l'amour, sans carillon,
Pour te donner l'eau bénite
Saisira mon goupillon.

S'il faut entonner l'épître,
J'étendrai mon livre saint
Sur cet élégant pupitre
Formé par ton joli sein.
Quelle source de délice !
Quand guidé par le desir
J'épuiserai le calice...
Le calice du plaisir.

Écoute, ô charmante vierge,
Les vœux d'un tendre mortel
Qui t'offre son petit cierge
Tous les jours, à ton autel.
S'il a prouvé qu'il t'adore
Par plus d'un coup... d'encensoir,
Fais qu'il te le prouve encore
Sur ton petit reposoir.

ELLE M'A QUITTÉ.

ROMANCE.

AIR : *à travers ce flacon brillant.*

CRUEL amour! fuis de mon cœur!
C'en est fait, je quitte Cythère...
Il n'est plus pour moi de bonheur,
Adieu plaisir, tendre mystère!
A répéter de doux sermens,
Ah! comment me plaisais-je encore!
Plaignez-moi, fidèles amans,
J'ai perdu mon Éléonore.

Hélas! plus ne verrai ces yeux
Où pétillaient des traits de flamme
Que l'Enfant qui soumet les Dieux
Aimait à lancer dans mon ame;
Plus ne verrai ces traits jolis
Où le vif éclat de l'aurore
Se joint à la blancheur du Lis....
J'ai perdu mon Éléonore.

La perfide est sourde à mes vœux;
L'écho seul gémit de ma peine!
Plus n'entendrai ces doux aveux
Qu'avec lui le plaisir entraîne;
Plus ne verrai ces jolis doigts
Courir sur la harpe sonore,
Plus n'entendrai touchante voix....
J'ai perdu mon Éléonore.

Plus légère que le zéphir
Voltigeant au loin dans la plaine,
Sans garder de moi souvenir,
L'ingrate a brisé notre chaîne.
J'ai vu le myrte se flétrir,
Rose d'amour se décolore;
Hélas! je n'ai plus qu'à mourir...
J'ai perdu mon Éléonore.

CHANTONS ENCOR!

AIR.: *Non, non, point de chanson.*

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

En buveurs grivois
Exerçant nos voix,
Mes amis, chantons
Sur de joyeux tons;
Car, sans un refrain
Qui les mette en train,
Comus maigrirait,
Momus pleurerait.

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

De notre horizon,
En chaque saison,
Un nuage épais
Eloignait la paix.
L'air devient plus pur...
Sous un ciel d'azur,
Le *Lis* replanté
Reprend sa fierté.

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

Nos héros français,
Ivres de succès,
N'iront plus de *Mars*
Courir les hasards;
Ces joyeux vainqueurs
Soumettant des cœurs,
Seront mieux venus
Auprès de *Venus*.

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!

Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

En dardant ses feux,
Phébus peut, des cieux,
Pomper des ruisseaux
Les limpides eaux;
Mais ce Dieu brillant,
D'un rayon brûlant,
Tenterait en vain
De pomper mon vin.

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

Quand le bon *Lélu*,
Gras et bien joufflu,
Rentre le matin,
Plein du jus divin;
Si dame *Alison*
Gronde à la maison,
Lélu, sur-le-champ,
Dit en trébuchant:

Gai, gai, chantons encor!
Que la Folie
A sa voix nous rallie!
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord!

Ferme comme un roc,
Mieux que le vieux Roch,
Pompant du Médoc
Dès le chant du coq,
Mon cœur fait toc-toc,
Quand, dans un doux choc,
Nous faisons en bloc
Tinter verre et broc.
Gai, gai, chantons encor !
Que la Folie
A sa voix nous rallie !
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord !

Au *Parc d'Étréta*
On nous maltraita ;
Au nom de Jésus
S'endormit *Momus ;*
Chez *Motte* (*) on a ri,
Car c'est le *Véri-*
-table desservant
De tout bon vivant.

(*) Restaurateur, rue Montmartre, nº 105.

Gai, gai, chantons encor !
Que la Folie
A sa voix nous rallie !
Gai, gai chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord !

Dans ce gai réduit
Momus nous conduit:
Menons-y sans bruit
Un joyeux déduit;
Dans le vin de Nuits
Noyons nos ennuis;
Car le *temps* qui fuit,
Nous dit jour et nuit:

Gai, gai, chantons encor !
Que la Folie
A sa voix nous rallie !
Gai, gai, chantons encor,
Et qu'un flon-flon nous mette ici d'accord !

A L'AUTEUR

De la jolie Chanson : *J'ai vu Lise hier au soir.*

AIR : *Comme on fait son lit on se couche.*

AIMABLE émule de Boufflers,
Tu sais par un heureux prestige
Etre aussi léger dans tes vers
Que le papillon qui voltige;
Frais comme la rose au printemps,
Les vers échappés de ta lyre,
N'ont rien à redouter du temps,
On peut les chanter et les lire.

VIVE LE VIN!

RONDE BACHIQUE.

AIR: *Je suis le petit Tambour.*

Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaité plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

Auprès d'un ruisseau qui roule
Sous un dais de myrtes verts,
Qu'un froid romancier roucoule
Et ses soupirs et ses vers;
Du sort narguant les revers,
Et charmant le temps qui coule,
Je dis, près de la liqueur
Qui me réjouit le cœur:

Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

Quand des flancs d'une montagne
S'échappant dans nos guérêts,
Un torrent dans la campagne
Détruit les dons de Cérès;
Couronné de pampres frais,
Bacchus, roi de la Champagne,
Dit aux pâles laboureurs,
Dont il vient sécher les pleurs:
Ainis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

N'allons point en Normandie,
Où, triste comme un glaçon,
Un hôte, avec perfidie,
Nous sert de l'eau pour boisson;
Courons tous à l'unisson
Près de la Côte-Rôtie,
Où chacun, armé d'un broc,
Répète dans un doux choc:

Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

Le vin nous met en goguette,
Il enivre un créancier,
Envoie au diable une dette,
Endort jusques au geolier;
Il rend l'homme chansonnier,
Il fléchit la plus coquette,
Et de nos guerriers sans peur
Il double encor la valeur.
Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

Voyez-vous sur la fougère
Ce trop malin Cupidon,
Pour dompter une bergère
Faire sauter un bondon?
Quittant carquois et brandon,
De vin il remplit son verre,
Et ce nectar généreux
Se change en philtre amoureux.

Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin !

De cette liqueur vermeille
Puis-je trop vanter le prix ?
L'aspect seul d'une bouteille
Fait rapprocher deux amis.
Grâce à ce breuvage exquis,
Deux lurons brouillés la veille
Se disent le lendemain,
En se tenant par la main:

Amis, pour nous mettre en train,
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin !

Fêtons ainsi qu'Henri Quatre
Le doux jus du bois tortu ;
D'aimer, de boire et de battre
Il lui donna la vertu.
Après avoir combattu,
On sait que ce diable à quatre
Criait à tous ses soldats,
Au milieu d'un gai repas:

Amis, pour nous mettre en train
Et rendre la gaîté plus vive,
Moi, je chante, en joyeux convive:
Vive
Le Vin!

COUPLET

Sur le libraire *Barba*.

Air *du pot de fleurs*.

DANS la *comtesse de Narbonne*
Croyant trouver ou la *Pie*, ou le *Chien*,
Barba, jugeant la pièce bonne,
A l'auteur ne refuse rien.
P*** lui vend sa rapsodie
Cent francs payés sur le comptoir;
Quand *Barba* la verra ce soir
Je ne crois pas que *Barba rie*. (*bis*)

COUPLETS CHANTÉS

à la fête de M. le marquis de GARNIER.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

LE Temps qui fuit à tire-d'aile
Ramène enfin cet heureux jour,
Ce jour où ma Muse fidèle
T'apporte son tribut d'amour ;
Dirai-je qu'aux bords du Permesse
Tu fis des vers qu'on applaudit
Et qu'on applaudira sans cesse ?
Avant moi chacun te l'a dit.

Dirai-je qu'en *Économie*,
Tu sus éclipser tes rivaux ?
Dirai-je que l'Académie
Honora tes nobles travaux ;
Qu'en public lorsque ta voix tonne
Pour un décret, pour un édit,
Ton éloquence nous étonne ? ...
Avant moi chacun te l'a dit.

Dirai-je que ta main puissante
N'a répandu que des bienfaits;
Qu'Erato, triste et languissante,
Regrette tes jolis couplets;
Qu'au son de ta lyre légère
Cupidon de plaisir bondit;
Qu'au Pinde, à la Cour, tu sais plaire?
Avant moi chacun te l'a dit.

Dirai-je qu'un goût admirable,
Préside à tes heureux écrits;
Que tu fais circuler à table
La gaîté, les jeux et les ris;
Que les bons mots dont tu pétilles
Sont chez Momus en grand crédit,
Qu'ils font sourire les bons drilles?
Avant moi chacun te l'a dit.

Eh bien! je vais dire au contraire
Que tu tournes mal un couplet,
Que l'on blâme ton caractère,
Qu'en tous lieux ton esprit déplait;
Que par-tout où l'on aime à rire
On te déteste, on te maudit:
C'est le seul moyen de te dire
Ce que personne encor n'a dit.

RONDE D'OUVERTURE

de la session chantante de 1817.

AIR *de la Taverne*,
Ou : *Vive le Vin de Ramponneau.*

AMIS, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;
Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun jour de l'an,
Lent.

Depuis quatre ans nous chantons
Et gaiment nous fêtons
Les produits de l'automne;
Chez nous le sombre chagrin
Fuit avec le refrain
Et le vin qu'on entonne.

Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;

Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

La liqueur que Beauvilliers
Puise dans ses celliers
Est notre véhicule ;
Et d'abondantes moissons
Croissent pour nos chansons
Au champ du Ridicule.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;
Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an ;
Lent.

Que des décrets que Momus
Dicte à tous ses élus
Nul de nous ne s'écarte !
Rire, aimer, boire et chanter,
Dépenser sans compter,
Sont l'esprit de sa charte.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;

Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

Légers comme le zéphir,
Que toujours le plaisir
Electrise nos ames;
Mortels heureux et grivois,
Changeons vingt fois par mois
De refrains et de femmes.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;
Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

A présenter l'amour nu
On serait mal venu,
Même aux yeux de sa mère;
Sachons donc avec gaité
Voiler sa nudité
D'une gaze légère.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;

Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

De nos vieux soldats français
Célébrons les succès,
Dans un nouveau délire ;
Aux yeux d'ennemis pervers
Qui maudiraient nos vers,
Brisons tous notre lyre.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée ;
Un rimeur joyeux et galant
N'est dans aucun des jours de l'an,
Lent.

Au moderne Mazarin
On plaît par un refrain
Dont l'idée est piquante ;
Enflons donc nos gais pipeaux,
Pour payer les impôts,
En France il faut qu'on chante.
Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée ;

Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

Le Temps, débile vieillard,
Près des fils de Panard
Ne fait point sentinelle;
Pourrions-nous craindre sa faux,
Quand le fils de Paphos
Nous couvre de son aile?

Amis, reprenons notre élan,
L'année
Est terminée;
Un rimeur joyeux et galant
N'est, dans aucun des jours de l'an,
Lent.

LE DÉPUTÉ DE MOMUS.

AIR : *Oui, je suis soldat, moi.*

CHŒUR.

CERTE, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Grands Dieux ! chez nos électeurs
Que d'écrits on colporte !
Combien de *billets* d'auteurs
On glisse sous ma porte.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux que, dans un seul jet,
L'ami de notre Charte
Fasse pour notre budget
Le total de la carte.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Il fera bannir gaîment
Le drame et la romance,
Et circuler librement
Le sel attique, en France.
Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux un Indépendant
Qui, dans notre assemblée,
Sans perdre un seul coup de dent,
Boive deux brocs d'emblée.
Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux qu'il charge d'impôts
Tous les vins de la Brie,
Qu'il en exempte, à propos,
Ceux de Côte-Rôtie.

Certe il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux que mon Député
Sablant un vin potable,
Défende la liberté,
Les coudes sur la table.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux que toujours sans fiel
Il chansonne, il badine,
Et prenne pour manuel
Celui de la cuisine.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Qu'à la table de Bacchus
De bonne heure il se met
Et qu'il aime par-dessus
Le vin de la Comète.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

De bien parler, par hasard,
S'il avait le mérite,
Qu'il préfère à ce bel art
Le bon vin de Laffitte.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Comme l'esprit doit ici
S'unir à l'art de plaire,
Jamais monsieur *Sottisi*
Ne sera mon confrère.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Appui du Dieu des galans,
Je veux qu'en son ivresse
Il soit, en baisers brûlans,
Ultrà pour sa maîtresse.

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

Je veux un buveur constant
Dans son joyeux système,
Qui dirait, en culbutant:
Vive Bacchus quand même!

Certe, il aura ma voix
Celui qui fait gloire
De fêter, en bon grivois,
L'art d'aimer et de boire.

ROMANCE

Sur la mort d'Antoine Beauvilliers, grand ordonnateur des Soupers de Momus.

AIR : *Muse des Bois et des Accords champêtres.*

Tu n'es donc plus, soutien de la taverne !
Toi qui fêtant vingt chansonniers grivois,
Tout en narguant le noir dieu de l'Averne,
A leurs concerts mêlais aussi ta voix!
Du vieux *Pluton*, va, tu causas l'envie,
S'il t'a frappé de la faux du trépas,
C'est qu'aux Enfers, pour jouir de la vie,
Il veut te voir *ordonner* ses repas.

Mais qu'ai-je dit? dans l'heureux Elysée
Je t'aperçois près des fils du *Caveau*;
A ton aspect leur Muse électrisée
Lance pour toi quelque couplet nouveau;
Bientôt *Comus* qu'un Bourgogne enlumine
Vient t'enlever pour le ciel radieux,
Où *Jupiter* va, grâce à ta cuisine,
Faire à présent une chère des Dieux.

En vain Paris de tristesse s'abreuve !
Las ! nos regrets ne te rappellent point ;
C'en est donc fait, cette *taverne* est veuve
De tes talens, de ton large embonpoint !
Les grands gourmands en toi perdent un père,
Les francs buveurs, un savant sommelier,
La table perd son appui tutélaire,
Et la gaîté, son père nourricier.

Quand ses amis font couler sur sa tombe
Autant de pleurs qu'il fit couler de vin,
Que cent bœufs gras lui servent d'hécatombe !
Nous lui devons cet hommage divin.
Ah ! vengeons-le des coups du temps perfide,
En chansonniers bachiques et malins !
Puisque chez nous sa place reste vide,
Qu'en son honneur nos brocs soient toujours
pleins.

V'LA C'QUE C'EST QU' D'ÊTR' MOMUSIEN

AIR : *V'là c'que c'est qu' d'avoir du cœur.*

Du dieu Momus enfant gâté,
D'un vin pur je fus allaité ;
Caressant deux vases d'ivoire ,
Puis, nouveau *Grégoire* ,
Les quittant pour boire,
Tout petit, j'étais un vaurien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

En classe, comme un vrai démon,
Je n'écoutais aucun sermon ;
Tournant mon maître en ridicule,
Malgré sa férule ,
Faisant la bascule ,
Je jouais et n'apprenais rien ,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Pourtant, grâce à mes professeurs,
D'*Apollon* je connus les sœurs;
Las de courtiser ces pucelles,

J'aimai d'autres belles,
Et me dis près d'elles :
Faisons l'amour, faisons-le bien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Je chérissais le genre-humain,
On me mit un scalpel en main ;
Mais, pâle à l'aspect d'un squelette,
Soudain je rejette
Lancette et palette
Au nez de mon vieux *Gallien*,
V'là c'que c'est qu' d'être momusien.

Il me fallut bon gré, malgré,
Barbouiller du papier timbré ;
Je remettais *à domicile*,
Souvent par la ville,
Un gai vaudeville
Pour un acte de *praticien*,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Je goûtai plus d'un air chéri
De l'immortel et bon *Grétry ;*
Assourdi par la clarinette
Ou par la trompette,
La simple musette
Faisait mon plaisir quotidien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Plus tard ; le signal des combats
A *Mars* me fit prêter mon bras ;
En Italie, en Allemagne,
En Prusse, en Espagne,
Dans mainte campagne,
Je bravai bombe et biscaïen,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

En garnison tout comme au camp
On me voyait toujours trinquant ;
Aux vieux compagnons de la gloire
Je versais à boire,
Et de la victoire
J'étais le chantre et l'historien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Le général, pour reconfort,
Un beau jour m'attache à son sort ;
Comme il *battait la générale*,
Parfois son Omphale,
Fraîche et joviale,
De son lit passait dans le mien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Mon chef, soupçonnant cet affront,
Me renvoie, en grattant son front ;
J'avais, pour charmer ma disgrâce,

La Fontaine, Horace,
Piron et Bocace,
Un galoubet et mon vieux chien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Un jour qu'à Paris je pompais
Un flacon de Bourgogne, en paix,
Un des fils du joyeux *Chapelle*
Arrive et m'appelle
Dans une chapelle
Dont Momus me fit paroissien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

La table est notre maître-autel,
Comus, notre maître d'hôtel ;
Pour surplis on prend des serviettes,
Deux brocs pour burettes,
Pour bancs, des feuillettes,
Pour missel un livre païen,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Pour rester gai comme un pinson,
L'amour m'a fait rester garçon ;
Et loin d'une ennuyeuse chaîne,
Voltigeant d'Ismène
A Flore, à Climène,
J'ai des roses pour tout lien,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Le Destin souvent en courroux
A sur moi dirigé ses coups ;
Mais toujours au chagrin sevère,
Comme à la misère,
J'opposai mon verre ,
Et pris la gaîté pour soutien ,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

Grâces à notre Amphytrion ,
Si je meurs d'indigestion ;
Enterrez-moi sous une treille ,
Près de ma bouteille ,
Pour que j'y sommeille
Comme un académicien ,
V'là c'que c'est qu' d'êtr' momusien.

CADET-BUTEUX,

Chez la mère RADIS.

AIR : *Toujours seule, disait Nina.*

IRAI-J' t' y m'étendr' comme un veau,
Sur les bancs du VAU-
D'VILLE ?
A tout' forc', moi, j' veux du nouveau,
Et j' déserte la ville.
Alors, j' m'entends chanter sur-l'-champ,
Par plus d'un buveur trébuchant,
Me recherchant,
Et m'raccrochant :
« As-tu vu LA MÈR' RADIS,
« Dis ? »

AIR : *La bonne aventure.*

« Veux tu boire du vin pur
« A la grand' mesure ?
« Gu'y a qu' chez ell', CADET, c'est sûr....
« — Amis je vous l' jure,

« Par vot' nouvelle, morgué,
« Vous rendriez un mort gai ;
« La bonne aventure,
« O gué,
« La bonne aventure ! »

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Allons, faut qu' MAM' BUTEUX excuse
Un mouv'ment d' curiosité,
J' NA'I QUE L' DIMANCH', FAUT QUE J' M'AMUSE
Un p'tit peu pus qu'à la GAITÉ.
LES FIACR'S sont à la file,
Et plus d'un époux gille
Sera, par sa moitié,
Fait d'amitié.
A LAVILLETTE court la ville,
Et l'honnête négociant,
Qu' sa femm' trouv' sciant,
Et trop nonchalant,
Est laissé z'en plan,
Tandis qu' son galant,
Avec ell' roulant,
Faisant le lutin,
Dans un SAPIN,
En JAUNE peint,
Enfile (*bis*)
LA PORTE SAINT-MARTIN.

AIR : *Que le sultan Saladin.*

Moi qui, devant un CANON,
D' ma vi' n'ai jamais dit non,
Pour lamper l' vin qu'on m' propose,
En out' je frais pus d'un' pause ;
J'aval' du SURÈN', c'est bien,
Très-bien,
Fort bien,
Cela ne me blesse en rien ;
J' gard' LA MÈR' RADIS qui me touche,
POUR LA BONN' BOUCHE.

AIR : *Fille avant le mariage.*

Au CANAL ma troupe arrive,
Et comme gn'y a pas d' GARDE-FOUS,
Une ivresse par trop vive
Faillit nous y plonger tous.
Nous nous dîm's : « pas si nig douilles
« D'nous laisser tomber soudain
« Dans c' réservoir aux guernouilles ;
« Car pour mettr' d' l'eau dans not' vin :
« Halte là, (*bis*)
« LA MÈR' RADIS est là. »

AIR *de Marianne.*

V'là que gaiment je m'achemine
A ce cabaret de bon goût;
La cour, la grange et la cuisine,
En vérité, c'est sall' par-tout.
Là maint' beauté
Qui, a riboté
A son amant
Pousse un soupir charmant;
Ici l'ivrogne
A rouge trogne
Roul' sur sa femme, en tombant
Sous un banc.
Plus loin, l' vétéran qui fut libre
D' boir' le surèn' comm' d' l'arbois,
Sort, avec sa jambe de bois,
Sans perdre l'équilibre.

AIR : *Tant que l'on boira, larirette.*

Au milieu d' bouteill's éparses,
Moi, j'entonne, en franc gaillard :
Allons, amis, FONS NOS FARCES,
FONS FAIRE UNE OM'LETTE AU LARD.

Tant qu'on le pourra,
Larirette,
A LA VILLETTE
On s'en donn'ra ;
Tant que l'on ira,
L'on y rira,
Chantera,
Trinquera,
En goguette;
Tant qu'on y mang'ra
D' mon OM'LETTE,
J' dis que l' lard ira,
LARIRA.

AIR *de la sentinelle.*

Elle apparait la Reine des buveurs,
Un jupon court laiss' voir' sa jamb' mignonne,
Du gros BACCHUS elle emprunt' les couleurs,
Et la démarch' d' l'agaçante ERIGONE.

D' ses rivaux n' craignant point d'affront,
T'nant des deux mains BROC ET CANELLE,
Ell' soutient la gloir' de son nom,
Et, ne perdant jamais l'aplomb,
Près d' ses tonneaux, fait SENTINELLE.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

L's autr's marchands n'ont pas un chat,
De mond' MAM' RADIS regorge :
Ils voudraient qu'on l'écorchât,
Mais à leur barbe ell' s' rengorge.
Aux homm's comme aux femm's, par la foul' pressés,
Lassés, harassés, poussés, repoussés,
« Amis, dit-elle, à pleine gorge :
« Entrez en ces lieux prendre vos ébats,
« Ne vous gênez pas, ne vous gênez pas,
« Non, chez moi, corbleu, ne vous gênez pas. »

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

« En dépit de l'ERMITE malin,
« Que l' diable emporte à LA GUYANE,
« Mon vaste cabaret reste plein,
« Et j' me ris d' sa chicane. (1)
« Malgré quelque méchant
« Marchand,
« Dont le cœur, de chagrin en saigne,
« Chez moi, je vois tout *Paris volant*,
« A BON VIN POINT D'ENSEIGNE. »

---

(1) Voyez le portrait *flatteur* de madame Radis, tracé par l'Adisson moderne.

AIR *du ballet des Pierrots.*

Bientôt c't' héroïn', qui chevauche,
Se fait jour dans son cabaret,
En distribuant à droite, à gauche,
Du vin, d's injures, et maint soufflet.
Ell' me voit, sa colèr' succombe;
(Amour, c'sont là d' tes tours malins!)
Ell' veut m' frapper, son bras retombe,
Et sa cruche y échappe des mains.

AIR *du petit Courrier.*

Sur moi r'levant ses gros yeux bleux,
J'entends c'te perle des bacchantes
M' dir' : « Pour qu'à l'av'nir tu m' fréquentes,
J' veux que tu sois AU COMBLE.... d' tes vœux.
« Comm' tout' ma maison est remplie,
« Pour t' rendr' l'appétit plus ouvert,
« Et t' mettre à l'abri de la pluie,
« Sur l' toit j'vais dresser ton couvert. »

AIR *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Me soul'vant par mon catogan,
Ell' m'enlève du groupe,
Et m' dit : « Tu me vas comme un gant,
« Viens partager ma soupe. »
— Tu veux que j' laiss' là ces lurons,
Mes vieux amis des Porcherons....
— « Gn'y a qu' ça qui t'inquiète,
« Près d' moi ces messieurs perd'nt leurs pas,
« J' t'invite seul à mon repas,
« Sans EUX (*bis*) nous mangerons l'OM'LETTE. »

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

A table, sur le grenier
Où je me trouve au pinacle,
J' vois un bachique spectacle
Qu'un peintr' pourrait égayer:
L'z uns boivent, à défaut de verre,
Du vin, dans un pot à bierre,
Et les autres, ventre à terre,
Dorment comme des sabots;
La misère est leur compagne,
Mais lorsqu'un doux song' les gagne

Du bon pays de Cocagne
Ils s' croient les enfans rougeots.

AIR : *Tout ça marche.*

Les sens tout ragaillardis,
Je mang', pour prendre des forces,
Des rav's, près d' la MÈR' RADIS
Qui m' fait d'amoureus's amorces.
Tèt' de veau, gâteaux d' Nanterre,
Om'lett', pieds d' cochon tentans,
Salade et lapin d' gouttière,
Tout ça passe (*ter*) en même temps.

AIR : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

« — MÈR' RADIS, tu n'as qu'un garçon,
« Ton mari cruell'ment t' néglige ;
« On aime à voir plus d'un bouton
« De la rose embellir la tige ;
« Ah ! j' voudrais qu'il me fût permis
« D' soigner la COUCHE DE RADIS ! »

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Alors, c' malin CUPIDON
Qu' l'aspect de RADIS allèche,

Dans un broc trempant sa flèche,
En perc' le cœur d' ma dondon
Qui m' dit : « Pour qu' ton gosier s' lave
« Du meilleur vin de ma cave,
« Dans un' bonn' feuillett', mon brave,
« Viens-t'en mettr' le ROBINET. »
J'y obéis, et dans l'ivresse,
Tout en enfonçant la pièce,
J' tombe avec ell' dans l' BAQUET.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

L' PÈR' RADIS, nous cherchant par-tout,
Descend dans la cave, à pas d' loup,
Armé d'un' de ses broches;
Il m' trouv', près d' son objet divin,
Dans l' BAQUET d' vin,
Prenant un bain,
Et faisant mes bamboches;
Il veut m' pourfendr', mais, en deux temps,
J' vous l'empoigne, et je l' plong' dedans,
En chantant : « Bon,
« Que ton vin est bon !
« Faut en boire
« A ma gloire. »

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

« Jarnigoi, »

« Faut pas qu' tu te R'BIFFES,
« Et qu' tu prétend's me faire la loi,
« N' boug' pas d' là, j' te flanqu'rais des GIFFES,
« J' mang'rais quatre RADIS comm' toi. »

AIR *du vaudeville de Fanchon la Vielleuse.*

RADIS ROUG' de colère,
Dit : « Si j' prends ma rapière,
« J' t'envoie en Paradis. »
— Va, mon vieux, tu radotes,
De tes menaces je me ris,
Non, je n' crains pas les BOTTES,
LES BOTTES DE RADIS.

AIR *du Pot de fleurs.*

V'là que, sans cornette et sans guimpe
Ma Princesse, chère aux badauds,
Sans que je l'en pri', sur moi grimpe,
Et je dis que j'en ai plein l' dos.
CADOT chant' sa galanterie,
AUBERT célèbr' mon air courtois,
Et nous remontons sur les toits
Au son des ORGU'S DE BARBARIE.

AIR : *Quand on va boire à l'écu.*

Ma femme, à peine respirant,
A la guinguette,
Me surprend,
En goguette ;
Ma femme, à peine respirant,
Vient, en jurant,
Pes tant
Et tempêtant.
— « Quoi ! malgré nos nœuds ourdis
« Par les amours rebondis,
« T'os', barbare, aussitôt, dis,
« Dans son taudis,
« Courtiser la RADIS.
« Toi, l' modèl' des maris décens,
« A la Courtille
« Reviens voir ta famille ;
« Allons, au nom d' l'hymen, descends
« T' jeter, mon drille,
« Dans mes bras caressans. »

AIR : *Sur l' port avec Manon, un jour.*

MAM' RADIS entr' dans un courroux
Qui l'i fait enfler son COU ROUX,
(Aisément cela se peut croire)

Jamais *Tautin* DES BOULEVARDS
N'a éu les yeux si hagards;
Montrant le poing,
Ell' m' dit qu'all' n' monte point,
Ou j' l'i cass' la gueule et la mâchoire.

AIR : *Aux soins que je prends de ma gloire.*

Voyant que d' descendre j' n'ai garde,
Ma femm' grimpe sans tortiller;
Ell' m' jette au né l' pot à moutarde,
J' vous la coiffe avec l' saladier.
On s' prend aux ch'veux, l'affair' s'emmêle,
Et comme j'étions tous les trois sous,
Homm', femm's, bouteilles, tout tomb' pêl'-mêle,
Et j' nous trouvons sens d'ssus dessous.

AIR *du vaudeville final des Maris ont tort.*

Après cette lourde bas'cule
Qui révolutionna l'cabaret,
Je me dis: CADET, dissimule,
Et fais voir que t' as du jarret.
J' laiss' mes deux femm's qu' la rag' dévore,
Se r'battre à coups de poings pressés,
J' m'esbign' sur-l'-champ, et j' cours encore
Pour n' pas payer les pots cassés.

COUPLETS A M. ANTIGNAC,

Convive du caveau moderne.

AIR : *Gn'y a que Paris.*

POUR offrir un portrait vivant
Du père de la chansonnette,
Du gros *Panard*, si bien portant,
Que Momus si souvent regrette,
Pour avoir un large estomac,
Gn'y a qu'Antignac.

L'écho de ce *Rocher* fameux
Qui fut témoin de son délire,
Redit aux convives joyeux
Les vers échappés de sa lyre;
Pour égayer un almanach
Gn'y a qu'Antignac.

Pour être l'ame d'un banquet,
Pour agacer une fillette,
Pour tourner un joli couplet,
Pour mettre à sec une feuillette,
Et pour mettre un buffet à sac,
Gn'y a qu'Antignac.

Pour être émule de *Gouffé*,
Pour chanter jusqu'à perdre haleine,
Et pour trouver dans le café
La vertu de l'eau d'Hyppocrène,
Pour sabler Madère et Cognac,
Gn'y a qu'Antignac.

Pour être inconstant en amour,
Pour être en amitié fidèle,
Pour passer à table le jour,
La nuit, pour surprendre une belle,
Et lui causer certain tic-tac,
Gn'y a qu'Antignac.

Près d'un tonneau, près d'un tendron,
Pour accourir un train de poste;
Toujours rond, franc et bon luron,
Pour se montrer *solide au poste*,
Et faire à Cythère un bivouac,
Gn'y a qu'Antignac.

Amis, que nos joyeux refrains
Dérident tous les fronts sévères;
Que la tristesse et les chagrins
S'éloignent au bruit de nos verres;
Chantons tous *ab hoc et ab hac*
Vive Antignac!

COUPLETS

A UN COLONEL D'ARTILLERIE.

AIR *du vaudeville de la robe et les bottes.*

UN colonel d'artillerie,
Loin des mortiers et des obus,
Changeant enfin de *batterie*,
A choisi celle de Comus.
Et jour et nuit livrant la guerre
A la tristesse, au noir chagrin,
Pour canon il a pris un verre,
Pour mot d'ordre, un joyeux refrain.

Avec fracas les citadelles
S'écroulaient devant ses regards,
Et des places les plus rebelles
Il a fait sauter les remparts.
De l'amour chérissant les flèches,
Guerrier, buveur, par-tout cité,
Il ne fait aujourd'hui de brèches
Que dans les flancs d'un gros pâté.

Dans le joli parc de Cythère
Il campe sur un lit de fleurs;
C'est là qu'il sait aimer et plaire,
Attaquer et prendre des cœurs.
Ami des plaisirs, de la gloire,
On le voit briller tour-à-tour,
Sous les drapeaux de la Victoire
Et sous l'étendard de l'Amour.

La santé sur sa bonne mine
Semble fleurir de jour en jour;
Jamais le chagrin ne le mine
Au champ d'honneur, au champ d'amour
Et s'il sait diriger des mines
Pour aider Mars dans ses exploits,
Il sait aussi faire des mines
Pour prendre de jolis minois.

Dirigeons notre artillerie
Contre les plats et les flacons;
Que les bons mots et la saillie
S'échappent avec les bouchons!
Après le Bordeaux, le Madère,
Je veux ici, dans mon ardeur,
Finir par un coup de Tonnerre...
A la santé de l'artilleur.

LES SOURDS.

AIR *de la première ronde du départ pour Saint-Malo.*

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Ils ne sont pas, quand vient l'aurore,
Réveillés par mille hauts cris;
Dans leurs draps, ils peuvent encore
Jusqu'au soir oublier Paris.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

C'est en vain que pour une dette
On vient assiéger leur taudis:
L'huissier casserait leur sonnette,
Qu'ils n'en seraient pas étourdis.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Puisqu'il est prouvé qu'à la ronde
On se dénigre sans pitié,
Et qu'hélas, la moitié du monde
Se moque de l'autre moitié.
Les sourds, ler sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Jusques au sein du mariage
L'étoile du bonheur les suit;
Jamais, jamais dans leur ménage
Ils n'entendent le moindre bruit.
Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Tout contribue à leur bien-être;
Aucun d'eux, j'en suis convaincu,
Ainsi que nous, quand il peut l'être,
Ne s'entend appeler *Joseph*.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Ces mortels qu'aucun mot ne blesse,
N'entendent pas à côté d'eux,
Crier le lit de leur maîtresse,
Dans les bras d'un amant heureux.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Ils n'entendent pas (ô merveille!)
Dans nos cafés, dans nos salons,
Bourdonner sans cesse à l'oreille
Et les mouches et les frelons.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Ils ne sont pas, dans une fête,
Tenus d'égayer un repas;
Les yeux fixés sur son assiette,
Un sourd mange, et ne parle pas.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Ils n'entendent pas, à leur table,
De *Momus* un pâle avorton
Brailler un couplet lamentable
Sur le vin ou sur la chanson.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

Jupiter, armé de sa foudre,
Ne pourrait point les ébranler;
L'Univers tomberait en poudre
Qu'ils ne l'entendraient pas crouler.

Les sourds, les sourds,
Que nous plaignons toujours,
N'ont que d'heureux jours:
Vivent les sourds!

TOUT OU RIEN.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

J'AIME à tenir table ouverte
Pour tous mes amis,
Et j'aime à la voir couverte
De mets bien choisis.
A quatre heures, je m'écrie,
En Epicurien :
« Amis, la soupe est servie,
« Mangeons *tout ou rien* ».

Lorsque le dessert arrive,
J'entonne un refrain
D'une gaité franche et vive,
Qui nous met en train.
Et devant trente bouteilles,
Que j'aligne bien,
Je dis aux trognes vermeilles :
« Buvons *tout ou rien* ».

Quand une jeune bergère,
Au regard vainqueur,
M'offre une faveur légère,
Sans m'offrir son cœur,
Je lui dis : « Veux-tu me plaire,
« Il n'est qu'un moyen,
« Il faut me donner, ma chère,
« Ce soir, *tout ou rien* ».

Du Temple de la chicane
Redoutons l'accès,
La Justice est sans organe,
L'or fait les succès;
Le procureur, qui sans cesse
Gruge notre bien,
Veut à ses cliens, qu'il presse,
Prendre *tout ou rien.*

Dans un aimable délire,
Je veux tour-à-tour
Aimer, chanter, boire et rire
Jusqu'au dernier jour.
Et dans cet instant j'envie
Le sort du chrétien
Qui dit, en perdant la vie:
« Je perds *tout ou rien.* »

BAISSER PAVILLON.

CHANSONNETTE.

AIR : *J'arrive à pied de province.*

CHANSONNIERS, joyeux Trouvères,
Amis du Pomard,
Remplissons gaiment nos verres,
Pour boire à Panard ;
Si je sais bien m'y connaître,
Au sacré Vallon,
Il faut devant ce grand maître
Baisser pavillon.

Neptune m'a vu naguère
Au loin voyageant
Dans le beau coche d'Auxerre,
De Sens, de Nogent ;
On voyait à notre approche
Galiotte et galion
Devant cet illustre coche
Baisser pavillon.

De l'amour joyeux corsaire,
L'homme, en son printemps,
Sur la plage de Cythère
Aborde en tout temps;
Quand son front ridé par l'âge
Perd son vermillon,
Il faut avant l'abordage
Baisser pavillon.

Laissons voguer nos nacelles
Au gré du plaisir,
Et jetons auprès des belles
L'ancre du desir;
Songeons que le destin marque
L'instant où Caron
Nous fera devant sa barque
Baisser pavillon.

LE TRIPLE VIVAT DES BONS VIVANS.

AIR *du god save the King.*

A tous les bons morceaux
Livrons, malgré les sots,
De durs assauts;
Buveurs, joyeux amans,
Savourons, en gourmands,
Ces mets charmans;
Et de plaisir émus,
Répétons, en *chorus*,
Pour unique *orémus*,
Vive *Comus!*

A nos santés trinquons,
Au *dessert* attaquons
Nos vieux flacons;
Qu'un nectar champenois
Arrose, en tapinois,
Tous les minois!
Formons un gai *blocus*,
Que cent tendrons vaincus
Gravent sur nos Ecus:
Vive *Bacchus!*

O vous qu'ici je vois,
Exerçant votre voix,
Au ton grivois!
Gais comme des pinsons,
Pratiquez les leçons
De vos chansons;
Sans fatiguer *Plutus*
Par des vœux superflus,
Chantez près de *Vénus*,
Vive *Momus!*

LE CLERC DE NOTAIRE,

AU CLAIR DE LUNE.

ROMANCE.

AIR *de la Sentinelle.*

L'ASTRE des nuits, de son disque argenté,
Lançait des feux sur la Seine et la Marne,
Un jeune clerc, rêvant à sa beauté,
Chantait ainsi, la tête à sa lucarne :
Pigeon vole, vole à ma voix,
Auprès de Vénus endormie,
Dis que je veille sous les toits
Pour l'amour et pour mon amie.

Dans les plaisirs, les uns passent les nuits,
D'autres en paix se livrent à Morphée ;
Mais cet amant, pour charmer ses ennuis,
Chantait ainsi, comme un second Orphée :
Pigeon vole, vole à ma voix,
Auprès de Vénus endormie,
Dis que je veille sous les toits
Pour l'amour et pour mon amie.

L'astre du jour ramène les travaux,
Demain il faut, suivant notre coutume,
Me signaler par des actes nouveaux;....
Mais si je meurs, à côté de ma plume,
Pigeon vole comme un zéphir,
Va, dans le sein de ma patrie,
Dire que mon dernier soupir
Fut pour l'Etude et mon amie.

LA BOUTEILLE.

AIR *du vaudeville de l'écu de six francs.*

Qu'un fol émule d'Alexandre,
Pour devenir le plus puissant,
Réduise les villes en cendre,
Et fasse, hélas ! couler le sang !
Moi, que le doux plaisir conseille,
Et qu'il ne prêche pas en vain,
J'aime mieux voir couler le vin
Qui s'échappe de ma *bouteille.*

Se faisant un jeu des batailles,
Quand vingt Rois ligués contre un Roi
Viennent menacer nos murailles,
Et dans nos cœurs semer l'effroi ;
Au bruit du canon qui m'éveille,
Je voudrais voir ces conquérans,
Pour mieux vider leurs différends,
Vider ensemble une *bouteille.*

Afin d'arrondir son empire,
Plus d'un Roi, sans *ambition*,
Au congrès, tous les jours conspire
La perte d'une nation :
Pour moi, je vivrais à merveille,
Si des dieux j'obtenais bientôt
Pour empire le *clos Vougeot*,
Et pour mon sceptre une *bouteille*.

C'est une couronne d'épines
Que la couronne de nos rois,
D'amour les roses purpurines
Sur mon cœur ont bien plus de droits.
Epris d'une beauté vermeille,
Si je m'endors sur ses genoux,
Je me réveille aux doux glous-glous....
Aux doux glous-glous de ma *bouteille*.

Quand un ami, quand une belle,
Trompent mon cœur ou mon espoir,
Ou lorsqu'une fièvre cruelle
Exerce sur moi son pouvoir,
Je cours gaîment sous une treille,
Et là, narguant le médecin,
De mes maux le remède sain
Je le trouve dans ma *bouteille*.

Si la Mort qui frappe à la porte
De la cabane et des palais,
Mes amis, un beau jour m'apporte
L'ordre de vous fuir pour jamais;
A la barbe de cette vieille,
Fils de *Momus et du Caveau*,
De vin arrosez mon tombeau
Et sur lui cassez ma *bouteille*.

COUPLET ADRESSÉ

A FEU M. LE MARQUIS DE XIMÉNÉS,

le jour de la visite *aux soupers de Mo*

(*Janvier* 1816.)

AIR : *Il marche à l'immortalité!*

FILS de Momus, dans votre Temple
Ximénés paraît à nos yeux!
En lui chacun de nous contemple
Le vieil ami de nos aïeux.
Honneur à cet octogénaire
Député du sacré Vallon,
Il porte un *brevet de Voltaire*,
Contresigné par Apollon.

RIEN QU'EN Y SONGEANT, L'EAU M'EN VIENT A LA BOUCHE.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

HEUREUX qui peut boire à son gré
A la docte fontaine !
C'est alors que, mieux inspiré,
Ses vers coulent sans peine.
Enfant d'Apollon,
Jamais à son nom
Pégase n'est farouche,
Et dans ce moment,
Rien qu'en y songeant,
L'eau m'en vient à la bouche.

Heureux aussi le Bourguignon
A la gaîté maligne,
Qui, sans chagrin et sans guignon,
Voit prospérer sa vigne !
Grâce à ses bons plans,
Il a tous les ans

Un vin qui n'est pas louche,
Qu'il boit en chantant :
Rien qu'en y songeant,
L'eau m'en vient à la bouche.

Quand, par hasard, une beauté
S'offre sur mon passage,
J'admire d'un air enchanté
Son élégant corsage ;
Et si de tout près,
Pour voir ses attraits,
Je m'approche et la touche,
Je suis tout brûlant...
Rien qu'en y songeant,
L'eau m'en vient à la bouche.

Momus apporte son couvert
Tous les mois chez Balaine;
Mais ce n'est vraiment qu'au dessert
Qu'il est dans son domaine :
Combien de bons mots,
De jolis propos,
De vins que l'on débouche !
Quel tableau touchant !
Rien qu'en y songeant,
L'eau m'en vient à la bouche.

NOUS EN VOULONS.

Réponse à la chanson de *je n'en veux plus* de M. B. de Rougemont.

AIR : *C'est un sorcier.*

Nous, partisans de la bombance,
Qui narguons ici tour-à-tour
Le triste auteur d'une romance,
Ou d'un drame bien froid, bien lourd;
Lorsqu'au milieu de nous s'installe,
Avec un air de bonne humeur,
Un auteur,
Bon rimeur,
Bon buveur,
Et qu'il arrive de *Cancale*
Pour nous répéter ses flons-flons,
Nous en voulons.

Voyons-nous au coin d'une rue
En gros caractère affichés
Ces noirs enfans de *Kotzebue*?
Nous ne sommes point alléchés.
Annonce-t-on un vaudeville

Qui, brillant d'esprit, de gaîté,
Soit goûté,
Soit cité,
Soit vanté?
Nous suivons l'élan de la ville,
Nous y courons, nous y volons,
Nous en voulons.

Du lundi jusques au dimanche,
Nous laissons dormir de bon cœur,
Couché tristement sur sa planche
Le sempiternel *Moniteur.*
Parle-t-on d'un journal critique
Dont les *feuilletons* bien conçus,
Soient relus,
Et de plus
Retenus?
Nous qui fuyons la politique,
Ainsi que les articles longs,
Nous en voulons.

Une vieille et fade coquette,
Qui doit à l'art tous ses appas,
Perd tous les frais de sa toilette;
Son art ne nous séduira pas:
Mais rencontrons-nous, sur la brune,
Une blonde dont les attraits

Et les traits,
Vus de près,
Soient bien frais?
Chantant notre bonne fortune,
Loin de lui tourner les talons,
Nous en voulons.

Quand, par hasard, on nous entraine
Chez un traiteur du dernier rang,
Et qu'on nous verse du Surène,
Nous le rejetons en jurant;
Mais, en l'honneur d'un bon confrère,
Faut-il noyer notre raison,
Dans le fond
D'un flacon
De Mâcon?
Nous tendons vîte notre verre,
Et de gaîté nous redoublons,
Nous en voulons.

LE BOULANGER MALHEUREUX,

OU

FANCHON PORTERA LA CULOTTE.

AIR et parodie *de Blanche portera la couron*

MUSIQUE DU MOMUSIEN LÉLU.

La pelle et l' torchon à la main,
Des *meuniers* ont osé flétrir ma femme enceint
D' l'honneur écoutons la voix sainte,
Et qu'sans faute demain
Ils soient *dans le pétrin.*
La pudeur parle.... et tout le quartier chuchott
Boulangers, d'mon hymen courons venger
droits,
Et tandis qu'avec vous combattra vot' bourgeo
Fanchon portera la culotte.

Foulant aux pieds tout sentiment,
Ils ont porté chez moi *le levain*... d'la discorde,
J' suis d'un' bonne pât'..., j'aim' la concorde,
Et je veux qu'ils soient *moulus comme un grain de froment.*
Qu'à notre aspect, tout *Montmartre* sanglotte,
Dissipons, foudroyons c'vil troupeau d' galopins,
Tandis que dans Paris vendant ses petits pains,
Fanchon portera la culotte.

Vainqueurs de ces mauvais sujets,
Brav's *Mitrons*, sur mes pas vous r'verrez la boutique ;
Ma femm', ma bonne et chaq' pratique,
D'org', d'épis et de fleurs, couvriront vos bonnets;
Des *Ecossais portant l'illustre cotte*,
D'ma boutiqu' vous serez et l'orgueil et l'espoir,
Et pour votre bonheur, assis' *dans le comptoir*,
Fanchon portera la culotte.

FAUT QU' CHACUN FASS' SON MÉTIER.

AIR du vaudeville final *de Jean qui pleure et Jean qui rit.*

LE grand Régent du Parnasse,
Ferme appui de la raison,
Dit à maint rimeur tenace :
Corbleu ! sois plutôt maçon
Que courtisan d'Apollon ;
Sa leçon courut la ville,
Mais comme on peut l'oublier,
Je la mets en vaudeville ;
Faut qu' chacun fass' son métier.

Quittant pour le feu lyrique
Les plus utiles fourneaux,
Damon, dans son vol comique,
S'élève au nombre de nos
Petits auteurs de tréteaux.
Le Parterre qui s'en gausse
Lui dit : « Petit cuisinier,
« Retournez à votre sauce,
« *Faut qu'. chacun fass' son métier.*

Livrant la guerre au libraire
Qui vend Voltaire et Rousseau,
Un capucin monte en chaire,
Et saintement crie : haro
Contre ce forfait nouveau.
Tandis qu'il sue et déclame,
Chaque auteur, pour s'égayer,
Lui décoche une épigramme;
Faut qu' chacun fass' son métier.

Dans les ombres du mystère,
Voyez-vous ce pauvre Hymen
Qui, dans les bras de Glycère,
S'endort, en un tour de main,
Du soir jusqu'au lendemain?
Bientôt la belle sommeille,
Mais l'Amour, fin braconnier,
Par un baiser la réveille;
Faut qu'chacun fass' son métier.

Vous, Messieurs Lajobardières
Qui, malgré le poids des ans,
Traînant vos vieilles rapières,
Voulez commander les rangs
De soldats braves et francs;
Autour des fils d'Henri Quatre,
Faites place à maint guerrier,

Qui sache au besoin se battre ;
Faut qu' chacun fass' son métier.

Et toi, beauté jeune et fière
Qu'on rencontre à chaque pas,
Portant le frac militaire,
Et du haut jusques en bas
Compromettant tes appas,
Reprends ta robe légère,
Quitte cet air cavalier,
Car, pour repeupler la terre,
Faut qu' chacun fass' son métier.

Un romancier *hydraulique*,
L'épouvantail des neuf Sœurs,
Dans sa verve léthargique,
Chantant les cyprès, les fleurs,
Aurait fait couler vos pleurs.
Mais un chantre de Grégoire,
Mais un joyeux chansonnier,
Doit vous faire rire et boire ;
Faut qu' chacun fass' son métier.

JÉROME L'ÉVEILLÉ,

A la première représentation d'*Amour*, *Honneur* et *Devoir*, ou le *Rapt;*

Drame tragico comique en 3 actes et en prose de M. P. J. CHARRIN, représentée à l'*Ambigu-Comique*, le 25 mai 1815.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

LE lend'main de mes noces
Avec ma p'tit' Fanchon,
J'nous étions fait des bosses
A certain vieux bouchon,
Lorsque sur l'boulevard, où j'suis connu, j'm'en pique,
J'lisons : *Amour*, *Honneur* et *D'voir*;
C'titre est unique,
Faut z'aller c'soir
A l'*Ambigu-Comique*.

AIR : *Oui, c'est toujours la même chose.*

Ma femm', comm' j'tais en gaité,
M'dit : « Mon ami, tu t'romp's de porte,
« Tu vas t'entrer à la *Gaité.* »
J'li réponds : « Que l'diable t'emporte;
« J'connais ces deux thiâtr's *joyeux*,
« N'import', ma chère, auquel on aille,
« G'ny a pas grand' différence entr'eux,
« Ici l'on ronfle, et là z'on bâille. »

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Par la foul', chez monsieur *Corse*,
Je m'sens transporté;
Peut-on r'sister à la force
De la nouveauté?
J'perds ma femm', dans c't'aventure,
J'étais dans l'effroi,
Lorsqu'en d'mandant *l'Ouverture*,
J'la trouv' devant moi.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

J'voyons au l'ver du rideau
Un *champ d'blé* tout près d'un' ferme,
Et j'dis qu'on y travaille ferme,

Pendant qu' l' bourgeois fait dodo.
Y a des jeun's fill's innocentes,
Complaisant's, compatissantes,
Moissonnant's et travaillantes,
Comm' feu' leur pauvre maman;
C'te scène est *faite à coups d' serpe*,
Mais *chez Thali'*, *chez Euterpe*,
On n' les fait plus autrement. (*bis*)

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

Rien n'est aussi joli qu'*Elvire*
Qu'l'Amour, en sournois,
Blessa d'un trait de son carquois;
« Rien n'résiste à ce fin matois,
« Consolez-vous,
« Belle aux yeux doux !
« Contez au *pourtour*,
« Sans nul détour,
« Votre martyre,
« Et dit's-nous comment
« De vous c't' enfant
« Fut triomphant. »

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

A Laure ell' dit : « J'veux oublier
« Ce cruel tourment de mon ame ;
« Ce fut un jeune et beau guerrier
« Qui m'électrisa de sa flamme ;
« Un jour, au couvent il vint m'voir,
« Il avait un air si modeste,
« Qu' sans la pudeur, qu' sans le devoir,
« Sur-tout, sans la grill' du parloir.. »
— « On vous dispens' de dir' le reste. »

AIR : *Lise épous' l' beau Gernance.*

« Quoi, z'il rest' tranquille au poste !
« C' *Capitain'* par la *p'tit' poste*
« N'vous écrit pas tant seul'ment
« Deux lignes de sentiment. »
— « Il n'sait pas où j'suis, j'te jure... »
— « Seriez-vous dans l'*Canada ?*
« L'amour, la post', la nature,
« N'connaiss'nt pas ces distanc's-là. »

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

A propos d'ça, j'dis au voisin :
« Monsieur, où s' c'que s'passe la scène? (*bis*)

« N'est-c' pas sur les bords de la Seine? »
— « Non, m'répond aussitôt c'malin;
« C'te maison de campagne
« Est au pèr' *Moréno*,
« Il est riche l'coco,
« Il a pus d'un *château*
« *En Espagne.* » (*bis*)

AIR *de la treille de sincérite.*

Quoiqu'il soit riche,
Il n'est pas chiche,
Il mordit jadis dans la miche,
Il mange à présent
Du pain blanc.
C'n'est pas un' *cruche*, et *dans l'aisance*
Il pratiqu' toutes les vertus;
Quoiqu'il ait z'un' fortune immense,
Il vit comme un Cin... cinnatus.
Il pourrait briller sous le dôme
Comm' les mortels les plus puissans,
Il aim' mieux r'poser sous le chaume,
Ça n'empêch' pas les sentimens.
Quoiqu'il soit riche, etc.

AIR *du Vaudeville final des habitans des Landes.*

Pan, pan, etc.
Le beau *Gusman* de la Mairie
Arriv' soudain en galoppant,
Pan, pan, etc.
Il dit qu'un r'giment d'infant'rie
Dans l'village entr' fier comme un paon ;
Pan, pan, etc.
Il chante aussitôt à son père
Qui, près d'un' tonne, est là pompant ;
Pan, pan, etc.
« Comm' dans not' paisible chaumière
« J'aurons quelqu'officier pimpant,
« Pan, pan, etc.
« Cachons vot' fille et ma bergère,
« J'crains qu'on n'leur chatouill' le tympan
Pan, pan, etc.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

C'te nouvell' fait son effet,
Moréno dit à sa fille :
« Allez r'prendre votre aiguille,
« Et vous, *Laur'*, votre rouet ;

« J'aurons soin de la marmite... »
Mais pendant qu'chacune hésite,
Un sergent vient rendr' visite
Avec son billet d'log'ment ;
D'*Elvir'* le feu se rallume,
Elle a r'connu le costume
Du régiment
D'son amant.

AIR : *L'Amour a gagné sa cause.*

Avec l'amante d' Don *Gusman*
On enferme *Elvir'* sous la grille,
L' *Capitain'* qu'entr' dans l' mêm' moment
Du d'sir de les contempler grille ;
De c' procédé, z'il faut l'avouer,
Ell's étaient justement outrées,
D'joli's actric's n'aim'nt pas jouer
Le rôl' des *victim's cloîtrées.*

AIR : *Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous.*

Mais l' *Sergent* s'apercevant d' c'la,
Dit au *Capitaine :*
« Allons, il faut tirer de peine
« Deux beautés qu'indign'ment on a
Renfermé's dans l'pavillon que v'là ;

« Dégaînons, dégaînons, dégaînons donc,
« Allons, pour la frime,
« Que du briquet vot' bras s'escrime;
« Dégaînons, dégaînons, dégaînons donc,
« Et de c'te façon
« J'les tir'rons de prison. »

AIR *du Vaudeville d'Arlequin cruello.*

Avec force, attaquant *Stokleit*, (1)
Le capitaine *Alphonse*
Bris' la port' qui cach' son objet,
Puis en deux temps l'enfonce.
Elvir' tombe d'saisissement,
En r'voyant
C't'officier charmant
Dont ell' chérit l'image;
Jarni, queu boucan,
Queu quanquan!
La belle dit à son amant:
T'as fait (*ter*) d'*la belle ouvrage.*

---

(1) Acteur de l'Ambigu.

AIR : *Bonsoir la Compagnie.*

Mais l' général
Un peu brutal,
Don Sanche,
Souffrant d'la hanche,
Entre en boitant
Dans cet instant;
Puis il dit en jurant
A c'méchant
Garnement :
« Quittez c'te compagnie
« Honnête et bien choisie,
« On n'peut plus vous y voir;
« Jusqu'au revoir,
« Bonsoir. »

AIR *du Vaudeville du petit Courrier.*

Comm'le général avait chaud,
L'père *Moréno* l'i dit : « Mon brave,
« Acceptez c'bon vin vieux d'ma cave,
« Avec ce p'tit restant d'gigot;
« J'suis *Electeur*, ma table est bonne;
« Vous f'rez chez moi z'un r'pas charmant;
« Goûtez-bien *l'conseil* que j'vous donne,
« C'est un *conseil d'arrondiss'ment.* »

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

« Tic, tic, tic, et tin, tin, tin,
« Que c'bon vin
« Vous remette
« En goguette !
« Mon vieux général, jusqu'à demain,
« Que c'bon vin
« Vous remette
« En train ! »

— « Quoiqu'je sent'que j'men vas *goutte à goutt*
« Je n'puis m'empêcher d'êtr'bon vivant,
« *Moréno*, vers'-moi z'un' petit' goutte,
« Le temps, les douleurs s'pass'nt en buvant.
« Tic, tic, tic, et tin, tin, tin, etc. »

AIR *de la Ronde de la Ferme et le Château.*

Pendant qu'*Elvire*
D'chaque côté vire,
Afin d'dissiper son chagrin,
L'général *Don Sanch'* l'i fait dir'
De s'mettre à tabl', le verre en main :
« Dans c'vin qu'est doux comme du *Surène*
« Vous trouv'rez l'oubli de votr' peine;
« Bu, bu, bu, bu, buvez, buvez donc,
« Jusqu'à d'main buvez ma dondaine,
« Bu, bu, buvez, buvez donc,
« Jusqu'à d'main buvez ma dondon. »

AIR : *S'en retournant au village.*

Sans avoir pris son potage,
N'pouvant point officier,
Notre Officier
S'en retournait au village,
S'écriant :
« O qu'c'est sciant ! »

Il rencontre sur sa route
Un'troup' de *Quinze-Vingts*,
Mauvais crins-crins,
Auxquels il dit : « Coût'qui coûte,
« V'nez servir mes desseins ;

« Accordez flût's et guitares
« Pour donner un concert,
« Pendant l'dessert,
A cell' que deux pères barbares
Me refus'nt de concert.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Les *Musiciens sont sous*... la f'nêtre ;
Alphons' qui n'veut pas s'fair' connaître,
Chante au bruit du charivari
A sa belle un couplet fleuri,
Où s'qu'il l'i dit : Je suis bien aise
« De t'fair' savoir qu'*chez l'père Lachaise*

« J'command' demain mon enterr'ment,
« Si je n'suis pas c'soir ton amant. »

AIR : *Mon galoubet.*

« Sors, allons sors, (*bis.*)
« Et prends pitié de ma tristesse,
« Tu n't'en r'pentiras pas dehors,
« J'te prouv'rai ma vive tendresse,
« J'veux toujours êtr' de ma maîtresse
« L'garde-du-corps. »

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

« Crains, crains,
« Pour tes crins-crins,
« Lui cri'le père,
« En colère ;
« Crains, crains,
« Pour tes crins-crins,
« Et crains
« Aussi pour tes crins.
« J'te connais, mauvais sujet,
« J'suis fait z'à tes mauvais's niches,
« C'est en vain que tu pleurniches,
« Tu n'auras pas ton objet. »
« Crains, crains, etc. »

AIR : *Mon père était pot.*

Alphons' suivi de son sergent
S'en vient l'soir, vers la brune,
L'i dir' : « Ma blonde, il est urgent
« Que j't'enlève à la brune. »
Ivre d'ses appas,
La prenant par l'bras,
Dans un coin il l'*attire;*
Elle pousse un cri,
C'était l'instant cri-
tique d'mam'zelle *Elvire.*

AIR : *Lison dormait dans un bocage.*

Ma femm' qui dormait d'un bon somme
S'réveille au cri de la pudeur :
« J'étais comm'ça, m'dit-ell', mon homme,
« Quand c'chien d'amour m'croqua ma fleur;
« J'avais, le jour qu'il m'l'a chipée,
» Et qu'mon innocenc' s'envola,
« Un bras par-ci, jambe par-là;
« De pleurs ma jupe était trempée;
» Un bras par-ci, jambe par-là,
« Ah! long-temps il m'en souviendra! »

AIR *de Gusman.*

GUSMAN ne connaît point d'obstacles,
Et voulant n' pas être *sans sœur*,
Il s'enrôle, il fait des miracles,
Et blesse au bras not' ravisseur.
Elvir', d'une voix douce et pure,
Dit à son frèr' qu'est un beau brun :
« T'at' obéi z'à la nature,
« Ah ! tu n'as pas le *sang commun.* »

AIR : *A la papa.*

Not' fermier ayant été
Fait alcad' (c' n'est pas un' *charge*)
Presqu'à l'unanimité,
A cause d'sa probité,
D'son honnêt'té ;
C'est lui qui devra
Instruir' c't'affaire au large,
J'dis qu'il est bon là,
Et qu'il vous jug'ra ça
A la papa.

AIR : *R'lin tin tin.*

Les *vétérans* chez l'*Alcade*
Font aller l'infortuné.
— « Ah ! point d' mauvaise cascade,
« On n'me mèn' pas par le né. »
— « Vous s'rez m'né zà *la baguette*
« Par le jug' qui vous attend,
« *Car quand* d'un' jeune fillette
« On voulut fair' l'enlèv'ment,
« R'lan tan plan, r'lan tan plan,
« On est m'né tambour battant. »

AIR *du bâilleur éternel.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Dit maître *Ordogno*,
Le greffier de première instance ;
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Dit maître *Ordogno*,
L'*Alcad'* ne trouv'ra pas *ça beau.*

« *C'est souiller* votre vaillance,
« Quoi ! malgré l' cri d' la pudeur,
« Malgré la voix de l'honneur,
« Vous *cosaquez* l'innocence ! »
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

AIR : *L'amour est un dieu volage.*

L'*Alcad'* prenant sa *baguette*,
J'crois qu' c'est pour aller pêcher,
Non, c'est qu'il va s' dépêcher
D'juger c'lui qui vient d'pêcher
En enl'vant sa p'tit' poulette.
— « *Capitain'*, gn'y a pas d'bon Dieu!
« *Capitain'*, gn'y a pas d' milieu !
« Faut z'entrer dans ma famille
« Sans craindre d' vous mésallier ;
« Ou vous épous'rez ma fille,
« Ou je vous f'rai *fusiller.* »

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.*

L' général dit : « Un instant ;...
(Non, j'crois qu'il a dit minute)
« Ne vous flattez pas pourtant
« Que c't'arrêt d' mort s'exécute ;
« Vot' fils a blessé l' capitaine au bras,
« Il n'est pas non plus dans de si beaux dr.
« Finissez c'te bête d' dispute,
« Ou d' *Gusman*
« Sur-le-champ
« J'ordonn' le trépas ;

« Ca vous va-t-il bon (*ter*), ça n'vous bless'-t-il « pas? »

AIR : *Regards vifs et joli maintien.*

Comment tout ça va-t-il finir?
Car c'est vraiment un casse-tête;
Don Sanche ne veut pas souffrir
Qu'son fils vienne à bout d' sa conquête.
L' *Milodrame* a son ang' gardien,
Grévin veut s'brûler la cervelle, (1)
Frenoy qui s'en aperçoit bien
Lui dit : *Ne lâche pas le chien,*
« T'épous'ras la *pi-(bis)* quante *Adèle.* »

Air : *A la façon de Barbari.*

C'*milodrame*, je vous le dis,
Fit pleurer bien des loges;
L'auteur, *aux ang's dans l' paradis*,
Fut couronné d'*éloges;*

---

(1) Grevin, Frenoi et mademoiselle Adèle Dupuis étaient chargés des rôles d'*Alphonse*, de *Don Sanche* et d'*Elvire.*

Aussi l'*affich'* porte son nom,
Charriradondain', *charriradondon*;
C't'ouvrag' quoiqu' long
A réussi,
Or j'ai ri,
Mais pas autant que *Barba rit*,
Mon ami.

LE BON CALICOT,

OU

LE FRANCAIS SOLDAT ET COMMERÇANT.

CHARBONNANT les murs de la ville,
Quoi ! vous osez, petits galots,
Aux dépens d'une classe utile,
Egayer la tourbe des sots.
Brisez un crayon ridicule ;
Car Momus reprenant ses droits,
Apprête aujourd'hui sa férule,
Pour vous en donner sur les doigts.

LE CALICOT dont je m'attache
A relever ici l'honneur,
Vit naître et croître sa moustache
Au champ sacré de la valeur ;
Ce ruban que par-tout on prône,
Noble apanage des héros,
Il doit savoir ce *qu'en vaut l'aune*,
Il le conquit sous ses drapeaux.

Epris d'une héroïque gloire,
On l'a vu, dès ses jeunes ans,
Suivre le char de la Victoire
Et braver la rigueur des camps ;
C'est lui qui, malgré mille entraves,
Semant des lauriers sous ses pas,
Reçut la *patente* des braves,
De la main du Dieu des combats.

Mais depuis qu'un ciel sans nuage
Eclaire enfin le sol français,
Que la paix succède à l'orage,
Et sur nous verse ses bienfaits ;
Ce guerrier, dont l'esprit s'exerce,
Devient marchand et citoyen ;
Et c'est dans les bras du commerce
Que la gloire trouve un soutien.

Le fameux *combat des montagnes*
Pouvait-il donc faire trembler
Celui que dans maintes campagnes
On ne vit jamais reculer ?
Dans cette risible équipée,
Brunet ne pouvait le choquer ;
C'est par la pointe de l'épée
Que l'on parvient à le piquer.

Partisan des modes nouvelles,
Marchant à pied (sans éperons),
Il est de Mercure et des belles
L'un des serviteurs les plus prompts.
Ingrats auteurs, de vos sottises
Paris se rend en vain l'écho ;
Car si vous avez des chemises,
Vous les devez au *Calicot*.

Il a choisi l'honneur pour maître,
Et dans ses mains on voit unis
La noble épée et l'humble mètre,
Pour le bonheur de son pays.
Avec lui, qu'après le tumulte
Règne l'accord le plus touchant;
On sait que celui qui l'insulte
N'en est amais le bon marchand.

COUPLETS

A M. *Quétant,* doyen des Auteurs lyriques et comiques.

Air : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud, bon courage.*

Célébrons cet Anacréon
Qui, sans viser au Panthéon,
Sut, dans l'art d'aimer et de boire,
Se faire un si joyeux renom,
Qu'il suffit de citer son nom
Pour égayer tout l'auditoire;
Oui, Quétant
Aima tant,
Et but tant,
Qu'à tout âge
Il eut du plaisir à l'ouvrage.

Fidèle apôtre de Bacchus,
Joyeux sectateur de Momus,
Lorsqu'inspiré par la Folie
Il fit son *Maréchal Ferrant*,
Il vint s'asseoir au premier rang
Des heureux enfans de *Thalie;*
Et Quétant,
Bien content,
Remportant
Maint suffrage,
Vit gaîment finir son ouvrage.

Qu'un ami soit dans le malheur!
Il ouvre sa bourse et son cœur;
Et, pour alléger sa détresse,
Du temps il fait un bon emploi,
D'obliger il s'est fait la loi;
Pour son frère, il demande, il presse;
Et Quétant,
L'assistant,
En quétant
Le soulage,
Le bonheur devient son ouvrage.

En narguant l'espiègle marmot,
Que fillette dise un bon mot,

Soudain son esprit se réveille;
Et sur elle, comme un lutin,
Il lance un coup-d'œil libertin
Que l'amour entend à merveille;
Et Quétant
A l'instant,
La guettant
Au passage,
Vient vîte... à bout de son ouvrage.

Loin d'imiter le froid Caton,
On dit que ce nouveau *Tython*
A *Cythère* brûlant encore
D'amour et d'un tendre desir,
Le soir, guidé par le plaisir,
Rajeunit près d'une autre *Aurore*;
Et Quétant
Bien portant,
Fera tant,
Qu'un doux gage
Viendra couronner son ouvrage.

Quand ce vieil ami du tonneau
Vient visiter notre *Caveau*,
Je crois voir, armé d'une amphore,
Silène, dont les gros rubis
Pour un buveur ont plus de prix

Que tous ceux de la rive maure;
En goûtant,
En fêtant,
Pour Quétant
Ce breuvage,
On doit avoir cœur à l'ouvrage.

JE SUIS ROND.

RONDE.

Air : *Verse encor!*

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond;
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

Brillan tet vermeil,
En s'échappant de l'onde,
Lorsque le soleil
Dissipe mon sommeil;
Bacchus me voit prompt
A briser une bonde,
Et, gai biberon,
Je dis comme *Piron* :

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond;
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

Quels riches présens,
Comus, tu nous destines!
Ils flattent nos sens,
Nos appétits naissans;
Au bruit du chaudron,
J'entonne pour *matines*,
Quand je vois de front
Trente mèts... environ:
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

Plus gai que Scarron
Dont la burlesque veine

Narguait Cicéron
Et Virgile-Maron,
L'heureux bûcheron,
Qui vit exempt de peine
Dit, loin du clairon
D'un poudreux escadron :

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond;
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

Ne le voit-on pas?
Tout est rond dans ce monde :
Les tonneaux, les plats,
Les plus jolis appas;
Puisque tout est rond
Sur la machine ronde,
Avec son tendron,
Que chacun chante en rond :

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond;
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

Si le Destin rompt
De mes beaux jours la trame,
J'irai, leste et prompt,
Voguer sur l'*Achéron;*
Loin d'être poltron,
Je veux, en rendant l'âme,
Dire au vieux *Caron*,
La main sur l'aviron :

Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
J'arrondis, en luron,
Ma panse respectable;
Je suis rond,
Bien rond, bien rond, tout rond,
Et le dieu de la table
Est mon joyeux patron.

APPEL AUX GOURMANDS,

OU

LE NOUVEAU LANDELLE.

AIR : *Venez, venez dans mon parterre.*

VENEZ, venez à ma cuisine,
Joyeux gourmands qui, dans Paris,
Le nez en l'air, cherchez les ris
Dans une gargotte assassine.
Comus ne saurait tolérer
Que de ses autels on s'écarte,
Et, pour ne plus vous égarer,
Il ne faut pas (*ter*) perdre *la carte.*

Flattant les goûts avec adresse,
J'ai soin d'assortir mes repas
De *langues* pour les avocats,
Et de *truffes* pour la vieillesse;
Je sers du *jarret* aux poltrons,
Œufs au miroir à la coquette;
J'offre à nos aimables tendrons,
Des *petits pieds* (*ter*) *à la poulette.*

J'offre aux *barbons* la *ravigotte*,
Hareng sec au poëte usé,
A l'adonis pincé, frisé,
La *côtelette en papillotte ;*
Au petit-maître, un *vol au vent*,
Du *sel* à nos vaudevillistes,
Une *Macédoine* au savant,
Et des *lardons* (*ter*) aux journalistes.

Pour les caillettes j'ai des *cailles*,
Des *turbots* pour les fournisseurs,
Des *huîtres* pour les procureurs...
Les plaideurs auront *les écailles.*
J'ai du vin de tous les climats;
Je donne aux guerriers le *Tonnerre*,
Le *vin de Grave* aux magistrats,
Le *vin de Nuits* (*ter*) à ma bergère.

J'ai plus d'une *dinde en gelée*
Pour nos tendrons vieux et grêlés;
Et pour nos acteurs boursoufflés,
Plus d'une *omelette soufflée.*
J'ai pour nos modernes Pradons
La *côtelette à l'épigramme ;*
Et j'ai *des ailes de dindons*...
Pour nos faiseurs (*ter*) de mélodrame.

Je sers de la *sauce piquante*
Au rédacteur d'un *feuilleton ;*

A nos parvenus du *bon thon*,
Des *œufs brouillés*, à l'intrigante,
Des *sautés*, au Vestris nouveau,
Une *farce*, à la prude Estelle,
Aux gros traitans, *tête de veau*,
A nos auteurs (*ter*) de la *cervelle*.

Loin de m'enivrer de fumée,
Comme une foule de nigauds,
Je veux sur mes tendres *gigots*
Asseoir encor ma renommée.
Pour la beauté j'aurai toujours
Une friande *galantine*;
Et pour l'objet de mes amours,
Jolis pigeons (*ter*) *en crapaudine*.

LE CAFÉ LENOIR.

AIR *de la treille de sincérité.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

QU'EN ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir.*

Quand sur l'océan de la vie
Notre hôte voulut voyager,
Narguant le souffle de l'envie,
Il choisit un esquif léger
Que de liqueurs il sut charger;
Il brava les feux du tropique
Aux fourneaux qu'il mit à son bord,
Et sut, à force de pratique,
Conduire sa barque à bon port.

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir.*

Mais, après mainte course heureuse,
Ce luron fixe à son comptoir
La Fortune capricieuse
Qui fait pleuvoir, dans son tiroir,
Les écus du matin au soir.
Les fils d'Apollon et les Grâces
Chez lui venant fêter leur dieu,
Depuis le café jusqu'aux glaces
Il leur servait tout avec *feu*.

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir*.

De nos jours méprisant le lucre,
Et versant le rum à pleins seaux,
Nos cafetiers, marchands de sucre,
Se livrent pour les gros morceaux,
A leurs dépens, de durs assauts.
Contre ce gaillard qu'on renomme
Non jamais je n'ai su crier,
Car tous les matins, ce brave homme
Changeait ma poche en *sucrier*.

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir*.

Plus d'un froid auteur de la ville,
Au grand toupet ébouriffé,
Jetant le plan d'un vaudeville,
Se sentait soudain échauffé,
Lenoir, en prenant ton *café*.
De maint chansonnier qui m'écoute
Ce doux nectar est le réveil,
Le poëte dans chaque goutte
Croit boire un rayon du soleil.

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir*.

Que j'aimais verser à la ronde
Son punch au rack, son punch au rum,
Qu'on celebrera dans ce monde,
Devant *Bacchus, aeum nostrum*,
In sæcula sæculorum !
Des flammes quand les étincelles
Volaient, pétillaient à mon gré,
Je croyais que les *neuf Pucelles*
Nous apprêtaient le *feu sacré*.

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir*.

Il a légué sa *cafetière*
A cet *Alexandre* (1) vanté,
Qui jure ici, joyeux compère,
D'unir, à la célérité,
Urbanité, kirch et *bon thé.*
Des sermens faits dans la fumée
Non jamais il ne se moqua,
Il soutiendra la renommée
De ce pur et bouillant *moka.*

Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir.*

Loin des gens au fatal grimoire,
Et des docteurs, en habit noir,
Changeons ici, nouveaux *Gregoire*,
Sans craindre de nous laisser choir,
Nos gosiers en vaste entonnoir.
Epuisons, à force de boire,
(*Lenoir* nous en fait un devoir)

---

(1) Successeur de Lenoir.

Jusqu'aux liqueurs de son armoire,
Jusqu'au dernier vin du pressoir.
Qu'en ce manoir
Bacchus repose,
Et que son jus couleur de rose
Coule à la santé de *Lenoir*.

LA NOCE D'UN BRAVE.

AIR : *R'lin tin tin*,

Ou *La garde royale est là.*

PRÈS de sa moitié Chérie,
J'aime à voir ce noble preux
Qui, dans sa gaîté s'écrie :
Victoire me rend heureux.
D'humeur aimable et légère,
Il préfère dans ce jour
A la trompette guerrière
Le galoubet de l'amour ;
R'lin tin tin,
Chez l'Hymen,
Il fera bien son chemin.

Bravant le feu, la mitraille,
Ce grenadier triomphant
Frappait d'estoc et de taille,
A *Zurich*, à *Friedland* ;
Hélas ! c'est assez detruire,
Et je veux que cette nuit

Avec Victoire, en délire,
Il moule un petit conscrit ;
R'lin tin tin,
Chez l'Hymen
Il fera bien son chemin.

Quand l'Autrichien en retraite
Fuyait de vantnos guerriers,
Victor reposait sa tête
Sur un faisceau de lauriers.
Mais cette nuit, s'il repose,
Ce sera, je le predis,
Sur les myrtes et la rose
Que sa main aura cueillis ;
R'lin tin tin,
Chez l'Hymen
Il fera bien son chemin.

Pour bien aimer il faut boire,
C'est un précepte certain
Qu'Anacréon et Grégoire
Démontraient soir et matin.
Quoique buvant à plein verre
De ce jus du bon endroit,
Dans le pays de Cythère
Notre amant marchera droit ;
R'lin tin tin,
Chez l'Hymen
Il fera bien son chemin.

COUPLETS

CHANTÉS A LA FÊTE DE M. LE CHEV. ANDRÉ ***.

AIR : *Gn'ya que Paris.*

ACCOUREZ, enfans de Momus,
Amis des gourmands et des belles!
Fils de Phébus et de Comus,
A l'amitié toujours fidèles,
Chantons en *sol*, chantons en *ré*
Not' cher André.

Pour bannir au loin le chagrin,
Pour avoir le cœur à la danse,
Pour trouver un piquant refrain,
Pour soupirer une romance,
Pour être toujours inspiré,
Gn'ya qu' not' André.

Faut-il par des couplets nouveaux
Célébrer ce bon Henri-Quatre,
Ce Roi que l'on peint en trois mots,
Qui sut aimer, boire et combattre?
Pour chanter ce prince adoré,
Gn'ya qu' not' André.

Pour ce favori d'Apollon,
Remplis d'une gaîté badine,
Chantons en rond dans le salon,
Chantons en rond dans la cuisine,
Chantons en rond sur le carré :
Viv' not' André !

Que ce refrain soit répété
Sur l'escalier, par la portière,
Et qu'il inspire la gaîté
Aux voisins, au propriétaire ;
Qu'ils chantent sur chaque dégré :
Viv' not' André !

A DEMAIN LES AFFAIRES.

AIR : *Amis, dépouillons nos pommiers.*

QUAND Phébus dore nos coteaux
De sa vive lumière,
Chacun, regagnant ses travaux,
Se frotte la paupière;
Dès le point du jour,
Moi, faisant la cour
Aux flacons, aux bergères,
Je chante, je ris,
Et gaîment je dis :
A demain les affaires.

Si ma sonnette, le matin,
M'annonce la visite
D'un vieux créancier inhumain
Dont l'air sombre m'irrite;
Suivi d'un sergent,
Veut-il de l'argent?
Je dis à ces corsaires :
Sans me tourmenter,
Laissez-moi chanter...
A demain les affaires.

Charle est un papillon léger
Qui voltige à Cythère,
Et Lise voudrait l'engager
Par un lien sévère.
— « Comble mon espoir,
« Lui dit-elle un soir;
« Viens par-devant notaires... »
Le jeune fripon
Gaiment lui répond :
A demain les affaires.

Voyez-vous sur le champ d'honneur
Courir ces deux athlètes,
Ils allaient, bouillans de fureur,
Déjà croiser leurs brettes ?
D'obligeans témoins
Font briller leurs soins,
Et mes deux adversaires,
Vuidant vingt flacons,
Se disent : trinquons...
A demain les affaires.

Heureux cent fois l'homme des champs
Qui, près de sa compagne,
Vit en paix et loin des méchans,
En sablant le Champagne !
Chagrins ni procès
N'ont chez lui d'accès;

Il dit comme ses pères :
« Fêtons nuit et jour
« Bacchus et l'amour,
« *A demain les affaires* »:

Dans cet agréable réduit,
Buvons quand vient l'aurore,
Buvons tant que le soleil luit,
La nuit, buvons encore.
Si la mort venait
Troubler ce banquet,
Disons-lui, mes chers frères :
« Viens ici t'asseoir,
« Et buvons ce soir...
« *A demain les affaires.* »

RECOMMENCER

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Lucas soupirait pour *Adèle* ;
Mais ses vœux étaient repoussés,
Et tous les jours cette cruelle
Lui disait : « *Monsieur*, *finissez.* »
Avec certaine chansonnette
Sur l'herbette il la fit danser,
Et soudain la tendre fillette
Le pria de *recommencer.*

Au bureau de monsieur *Villaume*,
Le vieux Roch, antique Pâris,
Un beau matin, donne la pomme
A la plus belle de Paris ;
Mais dans l'amoureux badinage
Il voulut en vain s'exercer...
Depuis le jour du mariage
Il n'a pas pu *recommencer.*

Assis sur le cul d'une tonne,
Voyez ce buveur rubicond,

Dans son gosier comme il entonne
Coups sur coups, flacons sur flacons!
Du dieu Bacchus heureux esclave,
De boire il ne peut se lasser,
Et quand il a vidé la cave,
Il est prêt à *recommencer.*

Courant de la brune à la blonde,
Comme le papillon léger,
A Cythère, quoiqu'on me fronde,
Moi, je me plais à voltiger.
Jeune tendron, beauté nouvelle,
A toujours l'art de m'agacer,
Et lorsque le plaisir m'appelle
Je suis prêt à *recommencer.*

Lorsqu'en ma demeure agréable
Ce vieux Barbon, nommé le *Temps*,
Viendra de sa faux redoutable
Me menacer sur mes vieux ans;
Je lui dirai, dans ma folie :
« J'aime à chanter, boire et danser;
« Au lieu de terminer ma vie,
« Laissez-la-moi *recommencer.* »

UNE AVENTURE DE M. CARRÉ,

MARCHAND BONNETIER.

AIR : *Aux enseignes on fait queue.*

Oui, je porte un nom sans tache,
Aux grands titres préféré ;
A la pointe Saint-Eustache
On connaît Monsieur Carré.

Ma clientelle est fort bonne ;
J'espère coiffer bientôt
Les docteurs de la Sorbonne
Et le bon roi d'Yvetot.

Je vends à plus d'une belle
De très-jolis bas à jour,
Et des bas de filoselle
Aux voltigeurs de l'amour.

Dans la chaleur qui m'entraîne
Pour le musée en plein vent,
De l'*Enlèvement d'Hélène*,
J'ai décoré mon auvent.

Ma femme fait ma marotte,
Elle plaît par ses appas,
Et dans le comptoir tricotte
Pour faire voir ses beaux bras.

La garde nationale,
Par son exercice, nuit
A mon ardeur conjugale
Qui se refroidit la nuit.

Pauvres maris que nous sommes!
A la barrière on nous met;
Hier à celle des *Bons-Hommes*
J'ai monté comme un *Bizet*.

Je n'avais pu de la veille
Visiter mon magasin;
Chez ma femme qui sommeille
Je me rends de grand matin.

Je frappe, sonne et ressonne,
Madame ne répond pas:
« Ouvre, dis-je, je l'ordonne,
« Ou je vais faire fracas. »

Elle ouvre, mais quel scandale
S'offre à mes yeux courroucés!
Sur la couche nuptiale
Deux oreillers sont froissés.

Je remarque sur la table
Les débris d'un gros pâté,
Auprès d'un vin délectable
Dont je n'avais pas goûté.

Contre moi, quand tout complotte,
Quand tout vient me tourmenter,
J'aperçois une culotte
Qui doit m'en faire porter.

Mais, pour moi quel rabat-joie!
Ah! je crains d'en trop savoir;
Mon fidèle Azor aboie
A la porte du boudoir.

Je m'y porte à toutes jambes,
Par la fenêtre je vois
Un amant des plus ingambes
Qui se sauvait par les toits.

Que la foudre te confonde!
Va, maudit ébouriffé,
Moi, qui coiffais tout le monde,
A mon tour je suis coiffé.

COUPLETS

CHANTÉS A UN DÎNER DE DOUANIERS.

AIR : *Comme on fait son lit on se couche.*

DUSSIONS-NOUS, mes chers compagnons,
A table rester un semestre,
Sur tous les plats et les flacons
Apposons ici le *séquestre ;*
Prenons pour *directeur* Bacchus,
Qui de nos plaisirs est esclave ;
Mettons en état de *blocus*
La salle à manger et la cave.

De vins fondons un *entrepôt*
Sous l'œil actif d'un *brigade*,
Qui n'établisse d'autre *impôt*
Que de boire à pleine rasade ;
Que le *Bordeaux* soit *exporté*
Aux lieux où l'on rit à son aise ;
Que le *Surène* soit traité
Comme une *marchandise anglaise.*

Ne marions jamais le vin
Avec le cristal des fontaines ;
Honorons mieux ce jus divin,
Et buvons-en à cruches pleines :
Traduisons le triste buveur
Au tribunal le plus sévère ;
Qu'il soit puni comme un *fraudeur*,
S'il *introduit* l'eau dans son verre.

Si de débarquer à Paphos
L'amour nous donne la *licence*,
Mettons dans son charmant enclos
Toutes les fillettes en danse ;
Prenons toujours, en gais lurons,
Aimer et boire pour devise,
Et que pour nous tous les tendrons
Soient déclarés de bonne prise.

POT-POURRI BACHIQUE.

AIR *de la première ronde du départ pour St.-Malo.*

ALLONS, mettons-nous en goguette,
Chantons Bacchus, chantons l'amour,
Près d'eux le plaisir que je guette
Me dit qu'il nous faut tour-à-tour
Pendant la nuit, une jeune fillette,
Et, du soir au matin,
Du bon vin.

Si Bacchus nous met dans l'ivresse,
Si l'amour enivre nos sens,
Gais partisans de la paresse,
Il nous faut, pour tuer le temps,
Pendant la nuit, une jeune maîtresse,
Et, du soir au matin,
Du bon vin.

AIR : *Que le sultan Saladin.*

J'aime un dîner sans apprêts
Dont la gaîté fait les frais,

L'amitié qui me le donne,
Par le plaisir l'assaisonne ;
Et je l'estime bien mieux,
Bien mieux,
Bien mieux,
Qu'un grand banquet sérieux
Où la gaîté reste muette
Par étiquette.

AIR : *Lison dormait dans un bocage.*

Salut ! coteau de la Bourgogne,
Où croît et murit le Pommard !
C'est toi qui rougissais la trogne
De Collé, Piron et Panard.
En ton honneur, un bon apôtre
Fait voler ici maint bouchon ;
De ton flacon,
De ton flacon,
Il verse à l'un, il verse à l'autre ;
Dans ton flacon,
Dans ton flacon,
Il veut noyer notre raison.

AIR : *Ç'a n'dur'ra pas toujours.*

De ce jus délectable
Buvons comme des trous,

Autour de cette table
Faisons si bien les fous ;
Que nous tombions dessous. (*4 f.*)

De l'amour à Cythère
Les tours me sont connus,
Près de votre bergère
Pour être bien venus,
Messieurs, tombez dessus. (*4 f.*)

AIR *de la ronde de la ferme et le château.*

Ne perdons pas une minute,
La Parque compte nos instans,
Avant la dernière culbute,
Faisons celles des bons vivans.
Versons, buvons à cruche pleine ! (*bis*)
Bu, bu, bu, buvons, buvons donc,
En chantant la faridondaine,
Bu, bu, bu, buvons, buvons donc,
En chantant la faridondon.

Puisque la terre est une boule
Qui sous nous roule tous les jours,
Il faut que le vin coule, coule
Pour nous faire rouler toujours.
Coule donc, liqueur souveraine ! (*bis*)

Et nous tous roulons, roulons donc,
Roulons le long de la semaine,
Rou, rou, rou, roulons, roulons donc,
Au bruit d'un joyeux carillon.

AIR *de la chasse du Roi et le Fermier.*

Chantons,
Rions, sautons,
Bacchus est entre mes amis
Admis;
Je veux,
Même étant vieux,
Offrir à ce premier des dieux
Mes vœux.
Armé d'un rouge bord,
Je saurai braver de la Mort
L'abord,
Et lui dirai : c'est toi!
Quoi!
Viens trinquer avec moi!

ROULE TA BOSSE,

OU

CONSEILS A UN BOSSU.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

ROUL' ta bosse,
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en carrosse;
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours ron

Petit bossu, retiens bien c'que ton père
Chantait souvent, en t'berçant dans ses bra
« Veux-tu, mon fils, avoir un sort prospère
« Veux-tu d'venir bien portant et bien gras;
« Roul' ta bosse, etc. »

Te plaindr' du sort serait une folie,
Ta boss' n'est pas un triste cadeau;
Pourquoi t'fâcher? Dans cette courte vie,
Chacun de nous n'a-t-il pas son fardeau?
Roul' ta bosse, etc.

En fait d'esprit, qu'n'as-tu celui d'Esope
Qu'on admirait à la ville, à la Cour?
T'en revendrais, sous ta burlesque env'loppe,
A pus d'un nain qui s'croit l'géant du jour.
Roul' ta bosse, etc.

Pour être heureux, jamais dans ta carrière,
Ne prêt' l'oreille aux quanquans des badauds;
Ne dis point d'mal des autres par derrière,
Tes quolibets te r't'omb'raient sur le dos.
Roul' ta bosse, etc.

De tes amis soulage la détresse,
A les servir, en tout temps, sois dispos;
Si tu parviens au faite d'la richesse,
D'vant les petits ne fais le pas gros dos.
Roul' ta bosse, etc.

N'te mari' point, tu n's'rais pas à la noce,
L'amour te f'rait chaque jour un affront;
C'est ben assez, ventrebleu, d'une bosse,
Sans qu'il t'en pousse encor d'autr's sur le front.
Roul' ta bosse, etc.

Si tu t'mari's, prends pour épous' fidèle
Un' jeun' bossue, au minois agaçant;
Vous f'rez ensemble un p'tit polichinelle
Qui, comme toi, chantera z'en naissant:
Roul' ta bosse, etc.

Rencontre-tu z'une jeune bergère,
A l'œil fripon, au nez toujours au vent,
Pour la toucher, dis: « J'suis bossu derrière,
« Mais, vous l'voyez, je suis droit par-devant.
Roul' ta bosse, etc.

Quand tu vas voir queuq' farce de Molière,
Tu t'amus's mieux qu'un banquier ben cossu
Et j'entends dire aux log's comme au parterre
« J'ai ri, ce soir, j'ai ri comme un bossu. »
Roul' ta bosse, etc.

T'es z'un luron qui n'boude point à table,
Tu mang's de tout sans jamais hésiter;
Lorsqu'on te sert un repas délectable,
Tu t'fais au ventre un' boss' qui peut compter
Roul' ta bosse, etc.

S'il s'allumait une nouvelle guerre,
Sois d'ton pays l'appui le plus ardent;
Qu'jamais l'enn'mi n' t'aperçoiv' par derrière,
Un bon Français s'montr' toujours par-devant
Roul' ta bosse,
Petit luron,
Et ris toujours, à pied comme en carosse;
Roul' ta bosse,
petit luron,
Sois toujours gai, toujours franc, toujours rond

LES ARTILLEURS FRANÇAIS.

IR *du vaudeville final de la Jarretière de la mariée.*

DANS leurs exploits, dans leurs espliégleries,
On reconnait les Artilleurs français,
Ils placent tous si bien leurs batteries,
Qu'ils sont toujours assurés du succès.

Leur résister serait peine inutile,
Ils ont pour eux l'amour et la valeur,
Oui, ces Messieurs vous prennent une ville
Aussi gaîment qu'ils enlèvent un cœur.

Quand par leurs mains l'amour lance sa flèche,
Mars par leurs bras couronne ses hauts-faits,
Et les lauriers s'élèvent sur la brèche,
Lorsque plus loin l'amour signe la paix.

ALLONS SOUPER CHEZ PLUTON.

AIR *du vaudeville final du Dîner de Madelon.*

MALGRÉ le censeur morose,
Amis, dans un doux loisir,
Entre la grappe et la rose,
Sachons goûter le plaisir.
Profitons du temps qui passe,
Car la *Mort* viendra, dit-on,
Un beau jour nous dire en face:
Allons souper chez Pluton.

Voyez-vous aux Thermopyles,
Voyez-vous Léonidas,
A cent colonnes mobiles
Opposer trois cents soldats?
Devant sa troupe, il s'écrie
Avec le plus noble ton:
« Mourons tous pour la patrie,
« *Allons souper chez Pluton.*

De ce courage héroïque,
Nos illustres Grenadiers,

Dans les champs de la Belgique,
Se montrent les héritiers.
Le Français, sans rien entendre,
Bravant l'orgueilleux Breton,
MEURT PLUTÔT QUE DE SE RENDRE,
Et va souper chez Pluton.

Imitons ces camarades
Dont le nom est respecté,
Buvons, buvons cent rasades
A leur immortalité.
Eût-on du plaisir à boire;
Sur la terre se plût-on?
Si l'on ternit notre gloire,
Allons souper chez Pluton.

C'est un *banquet* que la vie;
L'homme, dans ses plus beaux jours,
Déjeûne avec la Folie,
Et dîne avec les Amours;
Au *dessert* un Esculape,
Suivi de dame Clothon,
Dit, en enlevant la nappe;
Allez souper chez Pluton.

N'Y PENSONS PLUS.

AIR : *Mon Galoubet.*

Pensons toujours
Au joyeux cours
Que professe ici labombance,
Le Temps ne connaît point d'élus ;
Il dit, frappant sans résistance,
Les petits, les grands qu'on encense:
N'y pensons plus.

Pensons toujours
Aux Troubadours
Pratiquant l'aimable science
Des Panard et des Lucullus ;
Quant à ces faiseurs de Romance,
Chantant, pour que l'ennui commence :
N'y pensons plus.

Pensons toujours
A ces amours
Qu'inspire une vierge timide,
A son premier pas chez Vénus ;
Mais ces nymphes à l'œil perfide,

Profanant le temple de Guide,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
Aux doux contours
De ces beautés qui, sous la bure,
Cachent des attraits ingénus;
Quant à celles dont la parure
Du temps nous dérobe l'injure,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
A ces concours
Où l'on voit briller le génie,
Sans espoir des dons de Plutus;
Mais ceux où notre Acadé mie
Couronne une Muse endormie,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
A ces discours,
Lançant la foudre ou la lumière
Comme ceux du grand Tullius;
Mais ceux où Dandin prêche en chaire
Sur le cachemire adultère,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
Aux calembourgs,

Enfans d'une vive saillie,
Nés à la table de Momus;
Mais quand ces fils de la Folie
Se glissent jusques chez Thalie,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
A ces beaux jours
Où notre France enorgueillie
Commandait à dix rois vaincus;
Mais ceux où leur ligue ennemie
Souilla le sol de la Patrie,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
A ces secours
Que nous versa la bienfaisance;
Mais, quant à ceux par nous rendus
A l'orphelin, sans espérance,
A notre ami, dans la souffrance,
N'y pensons plus.

Pensons toujours
Aux flacons lourds
Que verse, d'un bras intrépide,
Ce gros traiteur, fils de Bacchus;
Mais lorsqu'une bouteille est vide,
Son aspect devient insipide:
N'y pensons plus.

L'HIVER.

AIR *du vaudeville final du Prince en goguette.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Si le sombre *Hiver* dévore
De nos champs toutes les fleurs;
Prouvons qu'il en reste encore
Dans le jardin des *neuf Sœurs*.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit;
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille

Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Pomone, au temps où nous sommes,
Ton règne est sur le déclin !
Mais nous voyons d'autres pommes
Naître et croître sous le lin.
L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille ;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

La glace, hélas ! dans la plaine,
Suspend le cours des ruisseaux ;
Mais l'Aï, rompant sa chaîne,
Électrise nos cerveaux.
L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille ;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

La neige, en couvrant la tête
De nos chênes orgueilleux,

M'apprend que le Temps s'apprête
A nous blanchir les cheveux.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Sur la glace, avec malice,
L'Amour livre des combats;
De nos belles le pied glisse,
Nous profitons des faux pas.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit;
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Des amours l'heureux manége
Doit plaire, en chaque saison;
On peut faire sur la neige
Ce qu'on fait sur le gazon.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,

Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Si les aquilons perfides
Nous font desirer le feu;
A l'enfer des Danaïdes
Nous nous réchauffons un peu.
L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Nous patinons dès l'aurore,
Et le soir, sur le parquet,
La chanterelle sonore
Nous fait tendre le jarret.
L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,

Chassons
Les noirs glaçons.

Quelles délirantes scènes!
On s'enlace tour à tour,
On forme et l'on rompt des chaines
Aussi vite qu'en amour.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Ici, pendant la *Gavotte*,
Nos coquettes de Paris
Font danser à la bouillotte
Les écus de leurs maris.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Le triste hymen fait la moue,
Mais plus loin la volupté,
Sourit à l'amour qui joue,
Dans un coin, à l'Ecarté.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

Las de bâiller aux *Soirées*,
Je vois Bacchus et Comus,
Et les Muses enivrées
Rire aux *Soupers de Momus*.

L'Été s'enfuit,
L'Amour le suit,
Amis, qu'on se réveille;
Par la bouteille
Et nos chansons,
Chassons
Les noirs glaçons.

POT-POURRI

A M. MARC-ANTOINE DÉSAUGIERS,

Président du Caveau moderne,

et directeur du théâtre du vaudeville.

AIR : *A boire, à boire, à boire.*

SILENCE ! silence ! silence !
V'là ma ptit' Muse qui se lance !
Ell' va chanter, c'est décidé,
Les œuvr's d'not' moderne *Vadé*.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

L'écho du *Rocher de Cancale*
A-t-il retenti de ta voix?
La province et la capitale
Redisent tes chants à la fois.
C'est toi qui du *Caveau moderne*
Sais entretenir la gaité,
Et de droit, *Momus* te décerne
Un brevet d'immortalité.

AIR *du Vaudeville final de la robe et les bottes.*

Que, dans une ardeur héroïque,
Un poëte, amant des lauriers,
Embouche la trompette épique
Pour célébrer nos faits guerriers!
Sans prendre ces soins de ta gloire,
Tu ris... et, de ton sort content,
Tu veux au Temple de mémoire
Arriver un jour, en *chantant.*

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Bien gai, bien gras, bien franc, bien rond,
Et portant l'embonpoint d'un moine,
Tu méritais que *Saint Antoine*
Te servit de joyeux patron.
Ami fidéle, amant volage,
De la folie enfant gâté,
Tu fis voir, par plus d'un ouvrage,
Que tu choisis, dés ton jeune âge,
L'esprit, les talens, la gaité,
Pour tes compagnons de voyage.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.*

Les *francs-maçons*, à ta porte,
Viennent-ils *à la Saint-Jean*

Chanter : « *Souvenez-vous-en !* »
Pour ce patron obligeant,
Dans l'ardeur qui te transporte,
Tu composes ta chanson,
Et viens, gai comme un pinson,
Au bruit des *feux maçonniques*,
Charger *canon sur canon*,
Et, ferme entre deux *barriques*,
Boire sans perdre *l'aplomb*.

AIR : *Toto carabo.*

Le petit Vaudeville,
Sur la scène mordant
Et frondant,
Répète par la ville,
Au son des tambourins,
Tes refrains;
Chansonnier chéri,
Tu sus mettre aussi
Du *sel* fin et choisi,
Dans plus d'un *pot* (*ter*) pourri.

AIR : *Le jour, chantant l'amour.*

Un vin
Frais et divin

T'invite à faire, *au chant du coq*,
Toc, toc ;
La nuit,
Dans ton réduit,
Tu fais au joli dieu d'Amour
La cour ;
Rimant,
Buvant, aimant,
Le plaisir charme de tes jours
Le cours :
J'espère que c'est bien,
Hein ?
Vivre en bon Épicurien.

AIR : *Si de votre vie, joyeux troubadours.*

Courtiser Thalie
De toute façon,
Fêter la Folie
Dans chaque chanson,
Plaire tour à tour
A table, au Parnasse, à Cythère,
Joyeux Troubadour,
S'entendre applaudir au parterre ;
Et l'année entière,
Des succès constans :
Voilà la manière
De vivre cent ans.

AIR : *A boire, à boire, à boire.*

Silence ! silence ! silence !
V'là qu'*Désaugiers* perd patience !
Pus vit' que ça, Mus', s'il vous plait,
Défilez-l'i vot' chapelet.

REVUE GRIVOISE.

AIR : *V'là c'que c'est que l'sentiment.*

A l'Opéra *Cadet Buteux*
Nous fit rir' comm' des bienheureux;
Malgré la *palme décennale*
Qu'obtint *la Vestale*,
Moi, je me régale
De ton *pot-pourri* qui vivra
Ben autant que c't'opéra.

AIR : *Ça n'devait pas finir comm' ça.*

L'portrait d'Margot,
Du bas en haut,
Ne me présente aucun défaut. (*bis*)
Tu peignis ses yeux, sa chev'lure,
Son sein, son nez et sa tournure;

Combien c'portrait
Serait
Parfait,
S'il n'y manquait
Pas un... couplet !
Ah ! mon Dieu (*bis*), mon Dieu, qu'c'est dommage !
Mais à ça près, j'gage
Qu'à ta *Margot*,
Du bas en haut,
On n'trouvera pas un défaut.

AIR : *Ma Tant'urlurette.*

Tu n'démords pas de ton plan,
Et depuis l' premier de l'an,
Jusqu'au jour où l'an expire,
Tu fais rire,
Tu fais rire,
Rire et toujours rire.

PIÈCES DE THÉATRE.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

On voulait bâtir un' maison
Où pût habiter *la Folie*,

On t'consulta z'avec raison
Pour contenter c'te fantaisie ;
Et t'es un si bon ouvrier,
En fait d'gentils échafaudages,
Qu'*la Foli'*, pour nous égayer,
Vint s'loger dans tes *trois étages*.

AIR *Tout ça pousse, tout ça passe.*

Ta ronde de Saint-Malo
Me met en danse au parterre ;
J'aime à voir rev'nir sur l'eau
D'temps en temps *l'Coche d'Auxerre* ;
Sans-gêne, *Une heur' de Folie*,
Ton *Chasseur sur ses vieux ans*,
Ton *Diable à mine jolie*,
Tout ça s'claque (*ter*) en même temps.

AIR : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Ta *Chatte*, après tant de *merveilles*,
Se reposait nonchalamment ;
Mais tout à coup tu nous *réveilles*
Avec *la Belle au bois dormant*.
La Matrimoniomanie,
A tout le public enchanté
Fit bien voir qu'avec la gaité
Ton esprit toujours se *marie*.

AIR *du Vaudeville de Madelon.*

Qu'un ami du mélodrame,
Poussant un accent aigu,
D'une pièce à fendre l'âme
Se régale *à l'Ambigu.*
Ami d'un joyeux délire,
Et partisan du flon-flon,
Moi, je vais chanter et rire
Au *Dîner de Madelon.*

AIR : *J'arrive à pied de province.*

Comme on *loue* au *Vaudeville*
Ton *Appartement!*
C'est qu'il est dans un bon style,
Et plein d'agrément.
Si je sais bien m'y connaître,
J'te l'dis aujourd'hui,
Au *Vaudville* t'es un *maître*
Qu'est vraiment *chez lui.*

AIR : *Ma fortune est faite.*

D'puis que *l'Vaudevill'* t'mit à sa tête,
Il n' débite plus de fadeurs;

Il ne s'pâme plus sur des fleurs,
Adieu les pleurs (*bis*) !
Et le rir' part de tous les cœurs ;
Adieu les pleurs !
Sa fortune est faite.

AIR : *Quand la mer Rouge apparut.*

J'veux tirer *Madam' Scarron*
D'tes œuvres éparses,
Pour prouver, malgré *Pinson*,
Qu'tu n'fis pas qu'des *farces.*
On ne r'verra jamais trop
Ton gros tisserand *Pierrot ;*
L'Hôpital des fous
Nous convient à tous,
Et *Vautour*,
A son tour,
Nous fit beaucoup rire ;
C'est donc pour te dire....

AIR *du Pas redoublé.*

Que *chez Favart* et *chez Picard*,
Ta Mus', chère à *Thalie*,
S'est vu', par plus d'un franc gaillard,
Chaudement applaudie !

Tom *nom* z'est d'un bon pronostic,
Sur les *affich's* il roule,
Et c'est un *avis au public*
Pour augmenter la foule.

CHANSONS.

AIR : *Lorsque le Champagne.*

Auprès d'une tonne,
Avec des lurons
Bien ronds,
En buvant, j'entonne
Tes vives *chansons.*
Du *pan pan bachique*
Le ton énergique
A l'auteur lyrique
Souvent sert d'aiguillon;
Et quand, sous la treille,
Grégoire sommeille,
Crac, on le réveille,
Avec ton *Carillon.*
Auprès d'une tonne,
Avec des lurons
Bien ronds,
En buvant, j'entonne
Tes vives *chansons.*

AIR : *Vive une femme de tête (du Major Palmer)*

Quelle peinture vivante
Tu nous offres de Paris !
Comme ta touche est brillante !
Et quel riche coloris !

De ton *Délire bachique*
J'admire les fiers accens ;
De tes vers le feu magique
Vient embraser tous mes sens.

Tu *consoles la vieillesse*,
Au son de ton galoubet,
Et de la froide sagesse
Tu rabats l'aigre caquet.

J'entends trinquer à ta gloire
Chez nos nouveaux Ramponneaux,
Et tes cantiques à boire
Font vider leurs vieux tonneaux.

L'un chante *Pierre et Pierrette*,
L'autre *le Palais-Royal* ;
L'amant chante *ta Grisette*,
Le gourmand *ton Carnaval*.

Mais quand tu fis *ton Carême*,
On vit s'alarmer *Momus*,
Car il *jeûnerait* lui-même,
Si son *fils* ne chantait plus.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Ne crains jamais sur la *scène* un naufrage;
Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Sois le *Momus* de tous nos chansonniers!

Les vers éclos de ta Muse facile
Sont aussitôt retenus et chantés;
Et, grâce à toi, les chansons de la ville
Offrent toujours quelques *variétés*.

Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Ne crains jamais sur la *scène* un naufrage;
Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Sois le *Momus* de tous nos chansonniers!

Thalie en deuil voyait s'enfuir la presse,
De sa maison le rire était banni;
Tu vins la voir, et cette aimable hôtesse
De spectateurs voit son *Hôtel garni*.

Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Ne crains jamais sur la *scène* un naufrage;
Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Sois le *Momus* de tous nos chansonniers!

Quand tu parais, la gaîté t'accompagne;
Tu fais pâlir les romanciers grimauds,
Et tes chansons, rivales du Champagne,
Font, au dessert, petiller les bons mots.

Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Ne crains jamais sur la *scène* un naufrage;
Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Sois le *Momus* de tous nos chansonniers!

En te lisant, j'ai toujours la pensée
Que de *Panard* tu ravis les pinceaux,
Et que *Vadé* de sa *Pipe cassée*
En s'en allant, ta légué les *morceaux*.

Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Ne crains jamais sur la *scène* un naufrage;
Bon courage,
Cher *Désaugiers*,
Sois le *Momus* de tous nos chansonniers!

RÉPONSE DE M. DÉSAUGIERS,

A L'AUTEUR.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

J'AI reçu, joyeux Troubadour,
De vos vers le galant hommage ;
Mais je n'ai pu, jusqu'à ce jour,
Y reconnaître mon image.
De votre pinceau délicat
J'aime la grâce et l'élégance ;
Mais, pour trop donner à l'éclat,
Vous ôtez à la ressemblance.

J'ai bien reconnu tous mes airs
Animés par votre folie ;
Vous prêtez à mes traits divers
L'esprit d'une touche jolie.
Mais plus vous flattez le portrait,
Moins à mes yeux il est fidèle,
Et j'y vois l'éloge parfait
Du peintre plus que du modèle.

Le poëte et l'épicurien
En vous, tour-à-tour, savent plaire;
J'aime à chanter, et je bois bien...
Acceptez l'amitié d'un frère;
A votre cœur, à votre esprit,
D'un commun accord rendant grâce,
Le poëte vous applaudit,
Et l'épicurien vous embrasse.

N' FAUT RIEN DIRE!

OU

LE CHANSONNIER DISCRET.

VAUDEVILLE.

AIR *du flaneur*,

ou de la *contredanse de la légère.*

N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire;
N' faut rien dire! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Des journaux et des salons
Assez long-temps la *Chronique*
De notre Muse bachique
Etouffa les gais flons-flons!
D'une femme qu'on encense
Le langage nous trompa,
Renversons la *Médisance*
Du trône qu'elle usurpa.

N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Par respect pour l'*Institut*
Et pour son *dictionnaire*
Toujours fait, toujours à faire,
Je voudrais bien qu'on se tût.
Pour sa lenteur assommante
Ce beau corps est rabaissé,
Et l'on dit que les *quarante*
Sont encore à l'*a, b, c.*
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

On parle, en plus d'un endroit,
De cette illustre assemblée
Où ne votent point d'emblée
Le *côté gauche* et *le droit.*
On s'agite, on sort, on entre...
Mais chacun pensant à soi,
Vers cinq heures, c'est le *ventre,*
Qui toujours dicte la loi.

N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Vous connaissez tous Damis,
Ce jeune époux débonnaire,
Au bureau très-sédentaire,
Et le meilleur des commis ;
Tandis qu'il chiffre et contrôle,
Ne voilà-il pas soudain
Qu'un *Lieutenant* vous l'enrôle
Sous les drapeaux de *Dandin* ?
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Ce petit auteur musqué
Qui veut devenir grand homme,
Ne souffre point qu'on le nomme,
Même quand il est claqué.
Ce fier rimeur qui s'estime,
Convoitant un beau renom,
Pour mieux garder l'anonyme,
Devrait nous dire son nom.

N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Et ce journaliste-auteur
Qui tantôt fait son éloge,
Et tantôt revêt la toge
D'un grave et triste censeur;
Chaque pièce qu'il replâtre,
Par un contre-temps fatal,
Va mourir sur le théâtre
Et renaître, en son journal !
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

Ne dit-on pas que *Zuma* (1)
Dont, par bonheur, on nous sèvre,
Causa trois accès de *fièvre*
Au public qui l'inhuma ;

---

(1) Drame d'*un beau noir*, sur la découverte du *quinquina*.

Qu'un *Ténor*, rare prodige,
Nous fait bâiller au concert ;
Que l'*Odéon* qu'on néglige
Joue *Agar* (2) dans le désert ?
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

J'ai vu cet auteur prudent
Cláquer seul son vaudeville,
Et puis traverser la ville
Aussi fier qu'un *maître Adam* ;
J'ai vu les mœurs outragées,
La *justice* mise à prix,
J'ai vu les *Femmes vengées*,
Sur le front de leurs maris.
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

---

(1) Scène orientale en vers jouée à la succursale des Français.

Pour vivre, en joyeux Français,
Mes amis, ne parlons guère
De politique et de guerre ...
Ne parlons pas des Anglais.
A tort, à travers on jase,
Et pour un mot indiscret,
Don Mouchardini vous case
Autre part qu'au cabaret.
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

A lancer un trait malin
A tort chacun s'évertue,
Et le voisin s'habitue
A parler mal du voisin.
Pour moi (ne vous en déplaise),
Si j'entends dire aux auteurs
Que ma chanson est mauvaise,
J'en veux dire autant des leurs.
N' faut rien dire, (*bis*)
Dans la crainte de médire ;
N' faut rien dire ! (*bis*)
En tout soyons très-
Discrets.

FIN.

TABLE.

	pages
La Vendange.	1
Le flaneur.	7
Conseil à un vieux solliciteur.	13
Le commis réformé.	14
La statue d'Henri IV, nouveau Pont-Neuf.	18
Les Soupers de Momus.	25
La taverne, ou les Anglais *et les* Français.	28
C'est Piis ! chanson adressée à M. le chevalier de Piis, le jour de sa visite aux Soupers de Momus.	33
L'Académie et les Soupers de Momus.	36
La Beauvilliéide, petit poëme gastronomico-lyrique en 18 chants.	41
Le cheval gastronome.	49
Trouver chaussure à son pied.	54
Saute, Bourguignon ! ou ma descente aux enfers. Ronde bachique.	57
Pot-pourri à M. Armand-Gouffé.	62
Le jour de l'an.	67
Les effets du printemps.	74
Trinquons, ronde bachique.	76

Pot-pourri pour la fête d'une Marie. 81
Qui trop embrasse mal étreint. 86
Ronde des Momusiens. 88
Le nouveau débarqué, ou voulez-vous passer ?.. payez. 92
Le rêve d'un aspirant. 97
Les grelots de la Folie. 99
Le tour de garde de M. Purgon, apothicaire. 103
Couplets philosophico-bachiques. 116
Guerre aux tendrons ! 118
Les Dieux en goguette, ou vive la Gaudriole! *chanson dédiée à M. P. J. de Béranger.* 121
L'enfant de chœur de Cythère. 127
Elle m'a quitté. Romance. 129
Chantons encor! 131
A l'auteur de la jolie chanson : J'ai vu Lise hier au soir. 136
Vive le vin! 137
Couplet sur le libraire Barba. 141
Couplets chantés à la fête de M. le marquis Garnier. 142
Ronde d'ouverture de la session *chantante de* 1817. 144
Le député de Momus. 149
Romance sur la mort d'Antoine Beauvilliers, 4
grand ordonnateur des Soupers de Momus. 15
V'là c'que c'est qu'd'être momusien. 156

Cadet-Buteux, chez la mère Radis. 161
Couplets à M. Antignac, convive du Caveau moderne. 174
Couplets à un colonel d'artillerie. 177
Les Sourds. 179
Tout ou rien. 183
Baisser pavillon. 185
Le triple vivat des bons vivans. 187
Le clerc de notaire, au clair de Lune. 189
La bouteille. 191
Couplet à M. le marquis de Ximénés. 194
Rien qu'en y songeant, l'eau m'en vient à la bouche. 195
Nous en voulons. 197
Le Boulanger malheureux. 200
Faut qu' chacun fass' son métier. 202
*Jérôme l'éveillé, à la première représentation d'*Amour, Honneur *et* Devoir, *ou le* Rapt; *drame tragico-comique en 3 actes et en prose, de M. P. J. Charrin* (de Lyon), *représenté au théâtre de l'Ambigu-Comique le 25 mai* 1815. 205
Le bon calicot, ou le Français soldat et commerçant. 223
Couplets à M. Quétant, doyen des auteurs lyriques et comiques. 226
Je suis rond. ronde. 230

Appel aux gourmands, ou le **nouveau Landelle.** ...
Le café Lenoir. 237
La Noce d'un brave. 242
Couplets chantés à la fête de M. le chevalier André ***. 244
A demain les affaires. 246
Recommencer. 249
Une aventure de M. Carré, marchand bonnetier. 251
Couplets chantés à un dîner de douaniers. 254
Pot-pourri bachique. 256
Roul' ta bosse! ou **conseils à un bossu.** 260
Les Artilleurs français. 263
Allons souper chez Pluton. 264
N'y pensons plus. 266
L'Hiver. 269
Pot-pourri à M. Marc-Antoine Désaugiers, président du **Caveau moderne,** *et directeur du théâtre du Vaudeville, suivi de sa réponse.* 275
N'faut rien dire, vaudeville final. 291

ERRATA.

Page 4, 9^e^ *vers*, *lisez* : le cœur est en danse.

Page 16, 5^e^ *vers*, *lisez* : qu'y avait point d' vins, point d' demi-tasse.

Page 51, 21^e^ *vers*, *lisez* : *avec* quel plaisir *il s'arrête.*

Page 108, 8^e^ *vers*, *lisez*: l'ordre du jour de la nuit.

Idem, 9^e^ *vers*, *lisez* : célibatair's, veufs *et maris.*

Page 147, 8^e^ *vers*, *lisez* : *qui* mandiraient *nos vers.*

Page 148, 9^e^ *vers*, *lisez* : sait *rapprocher deux amis.*

Page 163, 4^e^ *vers*, *lisez*: *En* rout' *je f'rais pus d'un' pause.*

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2359 M536C5
Ménestrier, Casimir
Chansons de Casimir Ménestrier